

L'ART DE RÉGNER
OU LE SAGE GOUVERNEUR
TRAGI-COMÉDIE

GILLET DE LA TESSONNERIE
1645

L'ART DE RÉGNER
OU LE SAGE GOUVERNEUR
TRAGI-COMÉDIE

À PARIS, Chez TOUSSAINT QUINET, au Palais sous la montée
de la Cour des Aides.

M.DC.XXXXV. Avec Privilège du Roi.

À MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE BASOMPIÈRE.

MONSEIGNEUR,

Après avoir fait cet ouvrage pour le Roi toute la France m'a sollicité de le remettre entre vos mains, et l'envie de la satisfaire jointe à la complaisance que nous devons avoir pour notre gloire, m'a fait prendre ses sentiments pour une loi. Aussi puisque son dessein regarde une personne sacrée il ne fallait pas lui représenter par un ministère moins Auguste. Ce sujet héroïque voulait un protecteur illustre comme vous, et c'est un tableau qui n'ayant pas les grâces du coloris et du dessein, demandait un homme généralement approuvé pour faire valoir l'idée du Peintre.

S'il s'y rencontre quelques touches de cette science que les Rois doivent pratiquer, il n'a rien de cette profonde Politique que vous êtes capable de leur inspirer ; aussi toutes ces ébauches imparfaites de l'art, et ces enfants de mon étude, courent à vous avec la même rapidité que ces ruisseaux qui se vont abîmer dans la mer, et qui par un juste orgueil en se précipitant dans son sein confondent leur faiblesse avec sa force, et malgré le défaut de leur origine ont enfin comme les plus fameux torrents la gloire d'être les membres de ce grand corps.

Vous avez une si parfaite connaissance des belles lettres, une si rare intelligence des vertus, et une si haute pratique des bonnes mœurs, que j'ai cru que vous seul pouviez mettre ces crayons en leur jour et que votre âme qui brille de tant de diverses lumières ne me refuserait pas un de ses rayons pour donner la forme à cette matière que je n'ai pu concevoir qu'imparfaitement. Ce titre de l'Art de Régner et du sage Gouverneur, ne demandent point d'explication, et quoique la scène en soit en Grèce aucun n'a lieu de douter que les Acteurs ne doivent être Français. Si d'une part on y voit un jeune Prince, de l'autre on écoute parler un sage, et comme le premier doit être le plus puissant Potentat du monde, il faut regarder le second comme un de ses plus grands génies.

En effet Monseigneur, il semble que cet ouvrage ait quelque relation avec vous, nul n'a pu voir sur son front le nom de Sage et de Gouverneur qu'en même temps celui que vous portez après tant de Héros de votre famille n'ait frappé son imagination, vous savez l'art de gagner les cœurs comme celui de régner sur votre âme, et cette Haute science passant de vous en l'esprit d'un Monarque, causerait le repos de ses États, et faisant un siècle d'or de son Règne le rendrait adorable à la postérité.

Cette belle Politique qu'Aristote laisse aux Potentats, ayant des beautés trop épineuses veut quelque main délicate pour en cueillir les roses, et pour donner l'achèvement à tant de doctes instructions. Elle est comme la République de Platon, qui pour avoir des concertations trop élevées ne peut s'accorder avec les sentiments humains, et sert

beaucoup plus à faire paraître l'esprit de celui qui la composa que ceux qui tâchent de mettre ses leçons en Pratique.

Il est des Talents nécessaires pour instruire nos Princes que l'on ne puise point dans la vieille École, il faut des adresses qui ne partent que de l'expérience, et de ces maximes équitables qui suivant la révolution des siècles, et les Coutumes des pays peuvent être appelées des vertus du temps.

Il faut non seulement que celui qui gouverne soit prudent, mais il est quasi nécessaire que la fortune ait mis sa prudence à l'épreuve, afin qu'en reconnaissant par quels biais elle nous attaque, il sache opposer un remède à sa violence, et donner par son propre exemple les secret d'en triompher.

Il lui faut encor quelque chose de plus que des vertus morales, il faut des agréments qui ne s'acquièrent que par l'habitude, des charmes que la Cour ne donne qu'après des suites d'années, et de ces nobles complaisances qui ne tenant point d'une vertu trop austère n'ont rien aussi d'une facilité trop enjouée.

Il faut non seulement une belle âme, mais encor une physionomie avantageuse, il faut que le visage s'accorde avec l'esprit, et que ces deux ensemble fassent un composé qui donnant de belles idées porte avecque lui quelque image de sa Majesté.

Il faut un homme qui comme un autre César sache porter des coupe d'épée, et soit capable de faire des Commentaires, qu'il se soit vu couronné de Mars et chéri des Muses, qu'il n'ait pas moins d'Éloquence que de Sagesse, et qu'ayant su comme l'on gagne des batailles sur ses ennemis, il puisse après remporter des victoires sur soi-même.

Toutes ces choses Monseigneur, me font sans flatterie vous regarder comme le modèle de mon sage Gouverneur, et si je ne craignais d'offenser votre modestie, ou de violenter votre générosité, je rappellerais ici tant de glorieux exploits que vous avez exécutés, tant d'ordres que vous avez si heureusement donnés, tant d'illustres actions que vous avez faites, et tant de traits d'esprit et de vivacité, qui vous font passer aujourd'hui pour un des plus adroits et des plus polis de notre siècle.

Il reste seulement à vous faire une excuse d'un présent qui n'a rien d'auguste le nom qu'il porte, et certes je m'engagerais à ce judicieux compliment, si je ne savais que vous avez des bontés dont il est dangereux de se défier, et qu'il vaut mieux que je m'abandonne à votre générosité que de croire que je mérite votre grâce, je ne me mettrai donc point en état de vous faire connaître que si je ne voulais vous offrir que des présents qui fussent dignes de vous, mon impuissance trahirait toujours mon zèle, et ne me fournissant que des choses communes me mettrait au hasard de Mourir sans vous avoir témoigné que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble

et très obéissant serviteur
GILLET.

DESSEIN DU POEME DE L'ART DE REGNER.

POLIDORE, travaillant à l'éducation d'un jeune Prince que l'on avait commis à son génie, dedans ses divertissements mêle sagement quelque rayon du caractère qu'il lui veut donner, et confondant le délicieux avec l'utile, en un temps où son âge ne peut autoriser ni les veilles du cabinet, ni les lectures épineuses de l'histoire, lui fait adroitement apprendre par le spectacle de la Comédie, des secrets nécessaires pour se conserver sur le trône où sa naissance l'appelait.

Lui proposant des Monarques vertueux pour exemples et des Princes défectueux pour l'objet de son aversion, il lui fait comprendre avec plaisir les mystères cachés de la Morale et de la Politique, et lui donne autant d'ardeur pour acquérir les couronnes que la vertu promet, que de résolution d'éviter les syndérèses qui sont toujours inséparables du vice.

Pour l'entretenir des talents qui lui sont les plus nécessaires, il lui propose des exemples de Justice, de la Clémence, de la Générosité, de la Contenance, et de la Libéralité, et soit en faisant paraître l'éclat de ces vertus, ou de la difformité de leurs contraires, inspire à son âme les belles impressions et la teinture des bonnes mœurs, ou par l'émulation que lui donne des objets vertueux, ou par l'horreur qu'elle conçoit pour les malheurs que le vice traîne à sa suite.

Ayant donc fait instruire des Acteurs il leur fait représenter sur des Scènes pompeuses cinq histoires différentes, qui composent toutes ensemble un Poème de Théâtre.

Au premier Acte dans un jardin superbe paraît Philippe, qui le même jour des noces de son fils Alexandre, fut prévenu d'une Dame Macédonienne, qui n'ayant pu l'obliger à lui rendre Justice du rapt qu'Atalle avait commis en sa personne, lui donne dans l'excès de sa douleur des marques de son désespoir et de sa rage.

Au second dans un Camp magnifique, Fabie commandant les Armées des Romains contre Hannibal, donne des marques de sa sévérité pour les ordres Militaires, et de sa Clémence pour les choses qui regardent sa personne, condamnant à la mort un généreux Romain que l'on accusait sur quelques apparences de quelques manquements en sa charge, et lorsque sa fidélité paraît et que ces vérités sont éclaircies, il lui remet les fautes capitales qu'il avait commises contre sa personne, s'émancipant jusques au point de lui répartir avec des paroles assez libres pour ne mériter point de grâce*.

Au troisième dans une place publique la plus belle de l'Égypte César paraît, qui en suite de la guerre de Pharsale reçoit de Ptolomé la tête de Pompée pour présent, et par un excès de Générosité lui donne des pleurs qui sont suivis de reproches sanglants contre Ptolomé, qui reste avec autant de confusion de ce succès inopiné, qu'il eût de lâcheté lorsqu'il préféra ses intérêts à sa gloire.

Au quatrième, Alexandre ayant défait Darius, vient dans sa chambre Royale y consoler sa veuve, et voyant la merveilleuse Statira en

devint puissamment amoureux, mais sa Contenance l'emportant dessus sa passion, il triomphe aussi bien de ses désirs que de ses ennemis, et donne à l'affection du vaillant Oroondate ce qu'il pouvait espérer de sa fortune et de sa puissance.

Au cinquième, dans une ville où l'on voit un port de Mer et des Temples qui se ressentent des richesses de celui que l'on y voit réduit, paraît Persée, ce riche Roi de Macédoine, qui prêt de s'embarquer dans un vaisseau pour éviter la colère du Ciel, le châtiment de son avarice et la fureur d'Octavian Lieutenant de Paul Émile qui le tenait assiégé dans cette place, se voit tout d'un coup abandonné de ses amis, volé par les siens, pris par les Romains, et pour comble de maux contraint de suivre leur Char de Triomphe.

Ces cinq représentations ayant fait sur l'esprit de cet Illustre Auditeur tout l'effet que l'on en pouvait attendre, ce sage Gouverneur conclut ce divertissement, ravi que ce spectacle ait fait connaître à ce jeune Prince, que pour être capable de commander aux autres il faut savoir l'art de se vaincre soi-même.

Pour toi Lecteur excuse les fautes de l'Impression que je n'ai pu corriger pendant que je donnais toutes mes veilles à l'ouvrage que tu verras de moi cet hiver. C'est dans ce Poème que j'ai concerté depuis deux ans que tu remarqueras des Élévations plus nobles, des Conceptions plus achevées et des expressions plus nettes et plus hardies. Je l'ai entrepris pour payer une partie des obligations dont ma maison est redevable à une Illustre personne qui n'a pas l'esprit moins charmant que les yeux, et j'ai pris tous les soins imaginables pour faire que ce présent s'accordât avec la perfection de celle à qui je le donne, et que l'offrande se ressentit en quelque façon du mérite de son Autel.

* Pour ne donner aucune idée de la République dans un ouvrage qui se déclare pour l'état Monarchique, la nature du Poème et la Majesté de la Scène dépouillent Fabie de la qualité de Consul pour lui donner le titre de Souverain.

PERSONNAGES. ACTE PREMIER

LE SAGE, Il paraît à tous les actes.
LE PRINCE, Il paraît à tous les actes.
PHILIPPE, Roi de Macédoine.
ALEXANDRE, Fils de Philippe.
ATALLE, favori de Philippe.
MINERVE, Dame Macédonienne.
MÉGARE, Confidente de Minerve.

PERSONNAGES. ACTE SECOND

FABIE, Commandant l'Armée des Romains.
CAMILLE, Capitaine Romain.
ARBAS, Confident de CAMILLE.
MIRANDE, Soldat Romain.
LUCIPE, Amante de CAMILLE.

PERSONNAGES. ACTE TROISIÈME

CÉSAR, Empereur de Rome.
PTOLOMÉE, Roi d'Égypte.
CLÉOPÂTRE, Soeur de Ptolomée.
ACHILLE, de la Cour de Ptolomée.
SEPTIME, de la Cour de Ptolomée.
DEUX PRINCES, qui s'offrent à César.

PERSONNAGES. ACTE QUATRIÈME

ALEXANDRE.
STATIRA, Fille de Darie.
BÉRÉNICE, Soeur de Statira.
OROONDATE, Prince Persan, Amant de Statira.
CLITE, De la Cour d'Alexandre.
AMINTAS, De la Cour d'Alexandre.
HARMIN, Gentilhomme de Perse.

PERSONNAGES. ACTE CINQUIÈME

PERSÉE, Roi de Macédoine.
ALCMÈNE, Femme de Persée.
EUCTÉE, Conseiller de Persée.
LE CANDIOT, Muet.
EUDÉE, Conseiller de Persée.
PAUL ÉMILE, Général des Armées des Romains.
TIBERE, Romain.
UN ÉDILE.

La Scène est dans un Palais d'Athènes.

ACTE I

SCÈNE I.

Le Jeune Prince, Le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Oui si tu veux monter en ce degré suprême,
Et régner sur autrui, règne dessus toi-même,
Et viens apprendre l'art de te donner la loi
Avant que tes sujets ne la reçoivent de toi.
5 Ce sceptre que tu vois tout brillant de lumière
Est toujours composé d'une lourde matière,
Qui chargeant trop la main de celui qui le tient,
Perd souvent sa beauté quand il nous appartient.
Ces superbes habits de pourpre et d'écarlate
10 Ont un lustre qui trompe autant comme il éclate,
Qui ne semble charmant qu'alors qu'il éblouit
Mais qui se montre rude alors qu'on en jouit.
En un mot la Couronne a de grands avantages,
Les plus vains des mortels lui rendent leurs hommages,
15 Mais quel éclat qu'elle ait, elle a toujours son poids,
Et son or fait blanchir la tête de nos Rois :
Sache donc pour monter au trône de ton père
Qu'il ne donne rien moins que ce qu'on en espère,
Qu'il est plein de chagrins, qu'il produit des soucis,
20 Qu'il tourmente toujours ceux qu'on y voit assis ;
Qu'il lui faut apporter le bien qu'on lui demande,
Que qui le connaît bien, le fuit, et l'appréhende,
Et qu'il rend tous les Rois bien plus heureux que nous,
Si le lit bien doré rend le sommeil plus doux.
25 Mais ayant aujourd'hui le dessein de t'instruire
Je m'en vais t'enseigner comme il t'y faut conduire,
Te montrer en tableau des Princes vertueux
Pour en prendre l'exemple, et te former sur eux,
Éviter le défaut qui fût en leurs personnes,
30 Prendre les qualités que nous jugerons bonnes,
Et faire ce qu'aucun n'a jamais inventé,
En te divertissant avec utilité.
Et comme un Souverain n'a point de plus grand vice,
Que celui de manquer à rendre la Justice,
35 Je vais t'en montrer un qui perd dedans sa Cour
Pour ne la rendre pas, la Couronne et le jour.

LE PRINCE.

Par quelle invention ?

LE GOUVERNEUR.

J'ai chez moi de grands hommes,
Les merveilles de France et du siècle où nous sommes,
Qui mêlant l'artifice avec le jugement
40 Savent avec tant d'art dépeindre un mouvement
Et ces bouillants désirs qui souvent nous tourmentent
Qu'on dirait à les voir qu'eux-mêmes les ressentent.

LE PRINCE.

Mais il faut bien du temps.

LE GOUVERNEUR.

Il ne faut qu'un moment
Pour te faire goûter ce divertissement,
45 Page, faites lever cette tapisserie,
Ils sont prêts, mais surtout écoute je te prie.
On tire une toile et l'on voit un jardin
dans lequel est une femme en colère.

Ils se mettent en un des coins du Théâtre pour écouter.

SCÈNE II.

MINERVE seule, se promenant en colère.

Après un tel affront me refuser Justice,
50 Rebuter l'innocence, et soutenir le vice,
Sont-ce les actions d'un juste Potentat ?
Est-ce de la façon qu'il maintient son État,
Et le doit-on tenir pour Prince légitime ?
S'il est enfant du vice, et règne avec le crime,
55 Que me sert qu'il ait fait tant de rares exploits
Qu'il range chaque jour des peuples sous ses lois,
Qu'il emporte des forts, qu'il gagne des batailles
S'il se laisse gagner dans ses propres murailles,
Et si dedans sa Cour il quitte la vertu
60 Dont par toute la terre il semble revêtu.
Il souffre qu'un brutal lui jette dedans l'âme
Un funeste poison qui le couvre de blâme,
Qu'un flatteur enragé lui sème des appas,
Et le rende noirci des défauts qu'il n'a pas.
65 Il le rend odieux quoiqu'il soit adorable,
Quoiqu'il soit vertueux, il le rend exécration,
Et tout aimé qu'il est lui fait des ennemis,
Lui faisant soutenir les maux qu'il a commis.
Ah ! Philippe, ah ! Mon Roi, ne défends plus ce traître.
70 Soutenant un méchant on commence de l'être,
En défendant le vice on prend part au forfait,

Et l'on fait plus de mal que celui qui l'a fait,
Souffre que mon honneur te demande vengeance,
Ne lui refuse pas cette douce allégeance,
75 Et permets que ce coeur perde qui l'a perdu,
Mais malgré la raison tu me l'as défendu,
Et quand je te parlais bien loin d'être écoutée,
Tu m'as fermé la bouche, et tu m'as rebutée.
Ah ! Je n'espère plus aucun secours de toi,
80 Je n'en attendrai plus que du Ciel et de moi :
Je vais voir ce méchant, et suivi de sa garde
Il faut que je lui parle, et que je le poignarde :
Mais il est ton ami ; mais étant vicieux
Je sais qu'il est aussi l'ennemi de nos Dieux,
85 Que c'est leur intérêt qui demande sa chute,
Et qu'ils me défendront si l'on m'en persécute.
Rien ne doit m'étonner, tout me doit secourir
Je suis femme, il faut donc me venger ou mourir.

Mégare entre dans ce jardin, et cherche Minerve des yeux.
Mais j'aperçois Mégare.

SCÈNE III.

Minerve, Mégare.

MINERVE.

Ah ! Mégare.

MÉGARE.

Ah ! Madame.
90 Quelle est cette douleur qui trouble ainsi votre âme,
D'où vient ce mouvement que je lis dans vos yeux ?

MINERVE.

Ouvre, ouvre pour moi le sein pour le découvrir mieux
Fais en me le perçant un passage à mon âme,
Elle t'entretiendra de l'amour d'un infâme,
95 D'un traître et d'un brutal qui m'a ravi l'honneur.

MÉGARE.

Mais modérez vos pleurs.

MINERVE.

Ils font tout mon bonheur.
En l'état où le suis les soupirs et les larmes
La plainte, et les sanglots, sont mes plus fortes armes,
Je trouve du remède à pleurer mes douleurs,
100 Et mon tourment s'exhale avec l'eau de mes pleurs.
Ce n'est pas qu'il finisse ou qu'il s'en diminue,
Mais c'est qu'en l'irritant il faudra qu'il me tue.
Que c'est par cet espoir que je vis seulement,
Et que j'ai dans ma peine un peu d'allègement.
105 Oui, oui, je veux mourir, sus, quittons la faiblesse,
Excitons notre coeur pour imiter Lucesse,

Nous eûmes son malheur, nous aurons sa vertu,
Et suivrons le chemin qu'elle nous a battu.
Surpassons s'il se peut cette chaste Romaine ;
110 Mais devant que de m'être à moi-même inhumaine,
Cherchons dedans la mort mon suprême bonheur,
Et ne la recevons qu'en vengeant mon honneur,
Perçons de mille coups le coeur de cet infâme,
Signalons par son sang la noirceur de son âme,
115 Mais justes Dieux ! Quelle est cette simplicité ?
D'âme il n'en eût jamais que sa brutalité,
Les Dieux n'en mirent point dans son corps exécration,
De peur de profaner un chef-d'oeuvre adorable,
Ils ne le firent point de leur auguste main
120 Et je tiens assuré puisqu'il n'a rien d'humain,
Qu'il naquit d'un démon, que c'est un monstre énorme
Bref un corps imparfait dont le vice est la forme.
Aussi je connais bien qu'il ne vit que par lui,
Que c'est ce qui le fait subsister aujourd'hui,
125 Que lui seul le maintient, le nourrit et l'anime,
Qu'il monte aux dignités sur l'épaule du crime,
Et qu'enfin il n'est rien d'horrible et d'odieux,
Qui près de lui ne soit adorable à mes yeux.

MÉGARE.

Hélas considérez...

MINERVE.

N'achève point, Mégare,
130 Il faut que de mes mains j'égorge ce barbare,
Mais pour me contenter je vais trouver le Roi,
Et si comme il l'a fait, il se moque de moi,
Je jure de nos Dieux la puissance suprême
Que je me vengerai peut-être sur lui-même,
135 Et dedans mon courroux lui pourrai témoigner
Qu'étant injuste, il est indigne de régner.
Mais le voici qui vient avecque cet infâme
Cachons-nous, écoutons.

Elles se cachent dans le bois voyant arriver Philippe, Atalle et quelques gardes.

SCÈNE IV.

Philippe, Atalle, Minerve, Mégare.

PHILIPPE, à Atalle.

Va, ce n'est qu'une femme,
Que te peut-elle faire, et pourquoi la crains-tu ?

ATALLE.

140 J'ai pour mes ennemis l'honneur et la vertu.
L'on peut malaisément refuser une belle,
Et vous pouvez enfin vous déclarer pour elle.

PHILIPPE.

Ne l'appréhende pas, mon coeur est un Rocher
Impénétrable aux traits qu'amour peut décocher,
145 Je brûle seulement du désir de la gloire.
Ce n'est qu'au champ de Mars que j'aime la victoire.
Et je ne puis enfin me résoudre à dompter
Un sexe qui se plaît à ne pas résister.
Aussi ce n'est pas faire en homme de courage
150 Que de se rendre esclave à cause d'un visage,
Et je m'étonne fort comme toi que je tiens
L'homme sans contredit le plus vaillant des miens,
Et que je veux dans peu, si ma charge s'exerce,
Faire mon Lieutenant contre le Roi de Perse.
155 Oui, je l'étonne, dis-je, et je ne comprends point
Comme tu t'es rendu faible jusqu'à ce point,
Quoi ? Ne savais-tu pas que ce sexe volage
Se pique de baisser quiconque a du courage,
Qu'il est traître et flatteur, qu'il sème des appas,
160 Pour mieux porter ses coups quand on ne l'attend pas.
Que ces mépris sont doux, que sa douceur nous blesse,
Et qu'il peut tout dompter avecque sa faiblesse.

ATALLE.

Oui, je le savais bien, mais Seigneur sa beauté.

PHILIPPE.

Va ne t'excuse point de cette lâcheté
165 Cet acte vicieux te couvrira de blâme.
Quoi ? Violent les lois, enlever une femme ?
L'ôter la force en main des bras de son époux ?
Cher Atalle, il est vrai, je le dis entre nous.
Lorsqu'elle me vint voir pour me faire ses plaintes,
170 Je ressentis pour toi de mortelles atteintes.
Mon coeur fut attendri par le cours de ses pleurs
La pitié me pressa d'alléger ses douleurs,
Le devoir me força de lui rendre justice ;
D'autre part l'amitié me rendait ton complice.
175 Entre deux mouvements mon esprit suspendu
Craignait ou de te perdre ou de me voir perdu,
Poussé par deux desseins d'égale violence,

Ne sachant que résoudre, il était en balance,
Il se vit attaquer, il se vit abattu,
180 Et resta sans raison, sans force et sans vertu.
Encor à ce moment la justice me presse,
Le devoir me combat, l'amitié s'intéresse,
Et ne sachant quel biais il y faudra tenir,
Je ne la puis venger, je ne te puis punir,
185 Et demeurant confus en ce désordre extrême,
Je ne me connais plus et me cherche en moi-même.
Atalle, ah justes Dieux ! Pourquoi ta passion
T'a-t-elle fait commettre une telle action ?
M'ôte-t-elle le nom du plus juste des Princes,
190 Me rend-elle l'horreur de toutes mes Provinces,
Et malgré le pouvoir des destins et du temps
Ternit-elle en un jour des travaux de vingt ans ?
J'étais environné d'une éternelle gloire,
J'avais pour compagnons l'honneur et la victoire,
195 Et le peuple aspirait de vaincre sous mes lois
Parce qu'il me voyait le plus juste des Rois.
Mais je suis bien déchu de ma première gloire,
J'ai chassé loin de moi l'honneur et la victoire.
Et le peuple craindra de vivre sous mes lois,
200 Ayant perdu le nom du plus juste des Rois.

ATALLE.

Hélas ! C'est ce qui rend ma douleur infinie,
De voir que vous laissez cette offense impunie,
Que vous me témoignez cette rare bonté,
Et que vous m'aimez tant sans l'avoir mérité.
205 Mais Seigneur, excusez cette amoureuse flamme
Qu'une beauté céleste alluma dans mon âme.
L'amour est un tyran qu'on ne peut maîtriser,
Il est fort du pouvoir qu'on lui peut opposer,
C'est un feu violent que l'on ne peut éteindre
210 Un torrent furieux que l'on ne peut contraindre,
Et pour en mieux parler un ennemi si fort
Qu'on ne peut l'attaquer qu'il ne donne la mort.
Seigneur, je vis Minerve et je la trouvai belle,
Je ne prétendis point de me voir aimé d'elle,
215 Libre comme j'étais, je ne pouvais penser
Que pour la trouver belle elle me peut forcer,
Mais hélas ! J'appris bien par sa seconde vue
Que l'amour paraît faible alors qu'il s'insinue,
Mais que se rendant fort par son accroissement,
220 On ne peut l'empêcher qu'en son commencement,
En voulant l'étouffer je l'aigris davantage,
Je passe en moment de l'amour à la rage,
Et me sentant pressé de violents désirs,
J'abandonne l'honneur pour suivre mes plaisirs,
225 Sachant qu'elle était sage autant qu'elle est aimable
Et qu'un jour mon amour me rendrait misérable,
Je voulus prévenir ce jour infortuné
Et me donner le coup qu'un autre m'eût donné,
Je cherche donc, poussé d'une amoureuse envie,
230 Par un dernier effort, ou la mort ou la vie,
Et j'enlève d'ici cette rare beauté,
Sachant que son époux s'en était absenté.
Mais ne punissez point.

PHILIPPE.

Atalle, je te jure
Que je me punirais punissant cette injure,
235 Juge après ce discours si je t'estime bien.

SCÈNE V.

Philippe, Atalle, Alexandre.

ALEXANDRE parlant à un de la suite de Philippe.

Ami que fait le Roi, qu'a-t-il ?

PHILIPPE, entendant qu'Alexandre demande ce qu'il a.

Va, je n'ai rien.
Laisse-moi seulement en cette solitude,
Atalle, parle-lui de mon inquiétude.

ALEXANDRE.

Mais Seigneur, on n'attend que votre Majesté.
240 Chacun est dans la lice, où tout est apprêté,
Et j'ai déjà mené dedans l'amphithéâtre
Les Principaux d'Athènes avecque Cléopâtre.
Mais cet objet divin de qui je suis époux
Ne me souffrira point si je reviens sans vous,
245 Aussi vous devez être à la cérémonie,
Si vous appréhendez qu'elle ne soit finie.
Les Ambassadeurs Grecs, impatients qu'ils sont,
Brûlent de vous donner des Couronnes qu'ils ont,
Mille Seigneurs aussi, de diverses Provinces,
250 Veulent vous saluer de la part de leurs Princes,
Et s'étant confondus avec vos Courtisans,
Viennent vous apporter de somptueux présents.

PHILIPPE.

Hé bien, je les verrai, n'en dis pas davantage.
Laisse-moi seul ici remettre mon visage,
255 Puisque je leur dois faire un gracieux accueil,
Et qu'il n'est pas besoin qu'ils connaissent mon deuil.
À présent un souci que je ne puis connaître,
Attaque mon esprit et veut s'en rendre maître,
Des Chimères en l'air me donnent de l'effroi,
260 Je suis sombre et rêveur, et je ne sais pourquoi.
Va donc les avertir, je m'y rends tout à l'heure.
Allez, suivez mon fils, et qu'aucun ne demeure.

Alexandre s'en allant seul, il commande à ses gens de le suivre.

ALEXANDRE.

Mais, Seigneur, pour ce jour accordez-moi ce point,
Que quelqu'un de vos gens ne vous éloigne point,
265 Vous êtes en ces lieux sans suite ni garde.

PHILIPPE.

Je suis en sûreté lorsque je me hasarde.
Et je veux témoigner au peuple Athénien,
Que je vais partout libre, et que je ne crains rien.
Allez.

MINERVE, bas.

L'occasion ne peut être plus belle.

SCÈNE VI.

PHILIPPE, seul.

270 Quoi ? Ne suivrai-je point la raison qui m'appelle ?
N'écouterai-je point ce noble sentiment,
Que le Ciel inspira dedans mon jugement ?
Ne souffrirai-je point l'éclat de sa lumière,
Retournerai-je encor dans mon erreur première ?
275 Et pour me conserver un ami vicieux,
Choquerai-je les lois, la nature et les Dieux ?
Oublierai-je l'État, l'honneur et la Justice ?
Prêterai-je main forte à soutenir le vice ?
Et malgré le devoir qui parle contre moi,
280 Serai-je bon ami pour être mauvais Roi ?
Serai-je criminel pour défendre un coupable ?
Serai-je injuste enfin, pour être pitoyable ?
Et perdrai-je ma gloire au plus beau de mes ans,
Pour ne vouloir pas perdre un de mes Courtisans ?
285 Non, mais que dis-je ? Hélas ! Je ne m'y puis résoudre,
Sus, préparons-nous donc à voir tomber la foudre,
À perdre mes plaisirs, ma gloire, mon bonheur,
Le Sceptre, la Couronne, et les biens, et l'honneur,
La justice, les Dieux, et l'État, et moi-même,
290 Plutôt que de punir un criminel que j'aime.
Ah Dieux ! Que veux-je faire, hélas ! Qu'ai-je voulu,
Me perdre, perdre Atalle ? Ah ! Qu'ai-je résolu ?
Ai-je eu ce sentiment, suis-je donc insensible ?
Vouloir perdre un ami, c'est vouloir l'impossible,
295 Le devoir est sans force où parle l'amitié,
Et la justice est morte où règne la pitié.
Ah ! Si l'on connaissait l'extrême violence
Qu'endure un souverain en tenant la balance,
Quand il la fait pencher où veut son intérêt,
300 Certes, l'on le plaindrait tout puissant comme il est,
Et l'on reconnaîtrait après l'avoir su plaindre,
Que son trop grand pouvoir est quelque fois à craindre.

SCÈNE VII.
Philippe, Minerve, Mégare.

MÉGARE, bas.
Madame prenez-le dedans ce sentiment.

MINERVE.
Je n'oserais je tremble.

Elles paraissent un peu et Minerve dans une grande irrésolution.

PHILIPPE, ne les ayant pas entendues et reprenant son discours en se promenant à grands pas.
Ah ! Que j'ai de tourment.

MÉGARE, bas.
305 Madame, parlez donc, il est temps.

MINERVE, bas.
Attends encor un peu. Ah ! Mégare,

PHILIPPE, poursuivant son discours.
Mon jugement s'égare.

MÉGARE, bas.
Paraissez.

MINERVE, bas.
Différons.

MÉGARE bas, et poussant Minerve dehors.
Non, ne différez pas.

PHILIPPE, paraissant surpris de voir paraître deux femmes.
Mais que veut cette femme ?

MINERVE, se jetant à ses pieds.
Elle veut le trépas,
310 Oui Seigneur, elle vient vous demander justice.
Si vous ne l'approuvez, faites qu'elle périsse,
Car enfin elle vient par un dernier effort
Pour obtenir de vous la justice ou la mort.

PHILIPPE.
Ce discours hors du temps me semble téméraire,
Je vous ai déjà dit ce que j'en voulais faire,

315 Je ne changerai point l'arrêt que j'ai donné,
Je suis las de vous voir, et d'être importuné.

MINERVE.

Ah ! Seigneur, permettez que je vous importune,
Considérez, de grâce, où va mon infortune,
Et vous direz après, loin de me condamner,
320 Que je ne pouvais moins que vous importuner.
Las ! À qui voulez-vous que l'affligé s'adresse,
Et qui peut mieux que vous consoler sa tristesse ?
Vous êtes dans un rang qui vous égale aux Dieux
Vous pouvez ici-bas ce qu'ils peuvent aux Cieux.
325 Vos sujets ne sont rien que selon votre envie,
Vous tenez dans vos mains et leur mort et leur vie,
Et lorsque l'innocent a besoin de secours,
Ce n'est qu'à vous enfin qu'il doit avoir recours.

Elle se veut jeter à genoux.

330 Par vous tout se commence et par vous tout s'achève,
Et c'est de vous enfin qu'il faut que tout relève.
Ah ! Seigneur, permettez.

PHILIPPE.

Je vous l'ai déjà dit.
Autant qu'auparavant ce discours m'étourdit,
Il trouble le repos que je devrais attendre,
Je ne vous puis souffrir et ne le puis entendre,
335 Je ne changerai point l'arrêt que j'ai donné,
Je suis las de vous voir et d'être importuné.

MINERVE.

Ah ! Changez cet arrêt puisqu'il vous fait outrage,
Voyez mon désespoir peint dessus mon visage,
Écoutez ces soupirs enfants de mes douleurs,
340 Observez mes sanglots, considérez mes pleurs,
Et connaissant les maux dont je suis affligée
Ou faites que je meure ou que je sois vengée.
Ah ! Douleur fais ici ton plus puissant effort,
Implore de mon Roi la Justice ou la mort,
345 Anime mon esprit, pousse et conduis ma langue,
Arme de traits perçants ta muette Harangue.
À mon secours, honneur ! À mon secours pitié !
Venez du Ciel ici combattre l'amitié,
Prêtez votre assistance à ceux qui vous réclament,
350 Secondez aujourd'hui les désirs qui m'enflamment,
Et venez triompher d'un monstre de l'enfer
Puisque mon souverain n'en veut pas triompher,
Répandez dans son coeur.

PHILIPPE.

Vous perdez temps, Madame,
Ni vous ni la pitié n'ont pu toucher mon âme,
355 Et demeurant toujours ferme dedans ce point
Ni la pitié ni vous ne la toucherez point,
Je vous l'ai déjà dit, je vous le dis encore,
Je ne perdrai jamais un ami que j'adore,

360 Tous vos pleurs et vos cris vous seront superflus.
Adieu, retirez-vous et ne m'en parlez plus.

Il la pousse rudement.

MINERVE.

Que je n'en parle plus, et que je me retire ?
Est-ce ainsi que tu tiens les Rênes de l'Empire ?
Est-ce ainsi que tu fais les actions d'un Roi ?
365 Sont-ce là les vertus que l'on adore en toi,
Et lorsque je t'implore, oses-tu bien me dire
Que je n'en parle plus, et que je me retire ?
Quoi ? Les Dieux t'ont-ils mis le Sceptre dans la main
À dessein seulement de te rendre inhumain ?
Ne t'ont-ils accordé la puissance Royale
370 Que pour faire éclater une âme déloyale,
Et ne t'ont-ils rendu leur arbitre en ces lieux
Que pour voir profaner ce qu'ils aiment le mieux ?
Par eux nous te voyons hors du commun des hommes,
Sans eux tu ne serais que ce que nous te sommes,
375 Ce sont eux qui t'ont mis le Sceptre dans la main
Ce sont eux qui pourront te l'arracher demain,
Ce sont eux qui t'ont fait adorer sur la terre,
Qui t'ont fait regarder comme un foudre de guerre,
Qui t'ont rendu l'effroi de tous tes ennemis,
380 Qui les ont attaqués, qui te les ont soumis,
Et ce sont eux enfin, qui selon mon envie
T'ôteront dedans peu la Couronne et la vie,
Rendront ton Diadème un horrible bandeau
Et feront de ton trône un funeste tombeau.

PHILIPPE.

385 Hé quoi, femme ! Oses-tu me parler de la sorte ?
Va, va, garde d'aigrir le courroux qui m'emporte,
Ne me réplique plus, sors promptement d'ici,
Ou je t'apprendrai bien de t'échapper ainsi.

MINERVE.

Je m'échappe, il est vrai, mais pourrais-je moins faire,
390 Si je te vois ternir ton plus beau caractère ?
Et pourrais-je penser que tu fusses mon Roi,
Voyant régner ainsi l'injustice chez toi ?
Non, je ne te crois point mon Prince légitime.
Philippe aime l'honneur, toi tu chéris le crime,
395 Et j'ose encor un coup m'obstiner en ce point,
Puisqu'il est vertueux et que tu ne l'es point
Non, ce ne fut pas toi qui triomphas d'Argée,
Qui défis les Hongrois en bataille rangée,
Domptas les Esclavons et bravas le destin,
400 En subjuguant le Trace et l'Emphipolitain.
Non, ce ne fut pas toi qui démolis Méthone,
Qui punis et chassas le Tyran Tisiphone,
Qui défis Licoon pour les Thessaliens,
Qui rompis Onomarque avec les Phociens,
405 Qui pris d'assaut Calcide et la ville d'Hollainte,
Par des pieux travaux finis la guerre sainte ;

Qui se fis redouter chez les Athéniens,
Qui mis dedans ses fers tant de Béotiens,
Et s'en rendis le maître en l'heureuse journée
410 Qu'il rougit de leur sang les champs de Chéronnée.
Tu ne les vainquis point, non, ce ne fut pas toi.
Tu n'es plus ce Philippe, et tu n'es plus mon Roi.
Je ne te connais point en ma fureur extrême,
Rends-moi donc la justice à cause de toi-même.

PHILIPPE.

415 Quels discours insolents, quelle témérité !
Va, va, n'abusez plus de ma rare bonté,
Ma patience est lâche après un tel langage,
Et ton trépas devrait réparer cet outrage.
Sors d'ici promptement.

MINERVE.

420 Je suis une furie attachée à tes pas. Je n'en sortirai pas.

PHILIPPE.

Hélas, quelqu'un à moi, garde !

MINERVE.

Rien ne m'étonne,
Je crains ta garde encor bien moins que ta personne.

PHILIPPE, en s'en allant.

Évitons, quittons-la.

MINERVE, le suivant.

Tu ne peux éviter.

MÉGARE, voulant courir après, la voyant furieuse.

Empêchons le courroux qui pourrait l'emporter.
425 Ah Ciel ! Que feras-tu de cette autre Lucesse ?
Elle tire un poignard, ah Dieux ! Elle le presse,
Elle chancelle, il tombe, elle se frappe aussi.
Hélas, quel accident, juste Ciel, qu'est-ce ci ?
430 Fuyons pour éviter une peine infinie,
Et voyons sans regret l'injustice punie.

ACTE II

SCÈNE I.

Le Prince, Le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Rappelle ton esprit de cet étonnement,
Ce que tu viens de voir n'est qu'un commencement,
Et toutes ces beautés ne faisant que d'éclorre,
Croissant avec le temps te plairont plus encore.
435 Je te viens de montrer qu'il faut qu'un potentat
Donne ses intérêts au bien de son État.
Que sans aucun respect il corrige le vice,
Qu'il venge l'affligé qui demande justice,
Et qu'il témoigne enfin, punissant les pervers,
440 Que les Rois sont les Dieux de ce bas univers.
Maintenant tu verras qu'il est bon qu'il pardonne,
Quand l'affront quelquefois regarde sa personne,
Puisqu'il doit la vengeance aux intérêts d'autrui,
Et qu'il doit répugner à la prendre pour lui.
445 Tu verras comme il faut qu'il use de clémence,
Observant l'offenseur et le poids de l'offense,
Et qu'il sache qu'enfin un excès de bonté
Peut quelquefois autant que la sévérité,
Puisque pour ramener un homme qui s'échappe,
450 La douceur fait bien plus que le bras qui le frappe.

LE PRINCE.

Certes c'est m'obliger jusques au dernier point.

LE GOUVERNEUR.

Écoute seulement, ne nous interromps point.
Ils se mettent en un coin du Théâtre,
et la toile étant tirée ces personnages paraissent.

SCÈNE II.**CAMILLE** Capitaine Romain, Arbas son écuyer.**ARBAS.**

455 Vous éloigner du Camp et de nuit et sans suite,
C'est un peu s'oublier et manquer de conduite,
Seigneur, permettez-moi de vous blâmer ici.
L'amour que j'ai pour vous me fait parler ainsi,
Et je ne puis souffrir l'action que vous faites,
460 Ni m'empêcher de craindre un péril où vous êtes,
Car outre que le Roi peut en être averti,
Même vous soupçonner du contraire parti,
Et vous faire punir quand les lois le commandent,
C'est qu'on trouve en ces lieux des Grecs qui se débandent,
465 Dont l'impudence extrême allant au dernier point,
Maltraite les passants et n'en épargne point.

CAMILLE.

Cesse de me parler avec un si grand zèle,
Tu te rends importun pour être trop fidèle,
Je prévois le péril que tu prévois pour moi,
470 Je sais qu'il est extrême, et le crains moins que toi,
Oui, pour voir la beauté dont mon âme est ravie,
Je ferais vanité de hasarder ma vie,
Et quand de mon départ l'on serait averti
Qu'on me soupçonnerait du contraire parti,
475 Qu'on me ferait punir quand les lois le commandent,
Que je verrais ici ces Grecs qui se débandent,
Et que leur imprudence irait au dernier point.
Je les dépiterais et ne les craindrais point.
Pour triompher de tous seul j'ai trop de puissance
480 Contre tous leurs efforts l'amour est ma défense,
Et je leur montrerais avec un tel soutien,
Que je puis tout oser et ne dois craindre rien.
Oui, je traverserais la mer la plus profonde
Je verrais les pays les plus déserts du monde,
485 Je trouverais moyen de courir par les airs,
J'irais dedans les Cieux et dedans les enfers,
Et pour voir un moment ce miracle visible,
Ce qu'aucun ne pourrait, je le rendrais possible.
Ah ! Qu'amour fut puissant quand il toucha mon coeur,
490 Dès lors il me rendit incapable de peur,
Il me fit surmonter toutes sortes d'obstacles,
M'enseigna les moyens de faire des miracles,
Et beaucoup mieux que Mars, ce démon des Guerriers,
Il m'apprit comme il faut moissonner des lauriers,
495 Ce fut à son école où mon âme enflammée
Apprit l'art sans pareil de conduire une armée,
De défendre une place et de l'assiéger,
De braver la fortune au milieu du danger,
De signaler mon nom dans l'effroi des alarmes,
500 De mettre tout en fuite au seul bruit de mes armes,

D'obliger la victoire à marcher sur mes pas,
Et de donner partout la peur ou le trépas.
Oui, ce que nous nommons une amoureuse rage,
N'est pour en bien parler qu'un excès de courage,
505 L'amour brûlant le coeur rend le sang plus bouillant,
Et pour te dire tout, quiconque aime est vaillant,
Ce Dieu tient sous ses lois et le Ciel et la terre,
Il donne comme il veut et la paix et la guerre.
Il est maître des Dieux et tous les Éléments
510 Tempèrent leur discord par ses commandements,
Il fait que le Soleil illumine le monde,
Il tient le frein des eaux, rend la terre féconde,
Et lui seul donnant l'être à tant de corps divers,
Je le puis appeler l'âme de l'univers,
515 Il entend quelque bruit et voit paraître un homme.
Mais quel est ce grand bruit, et d'où vient qu'on me nomme ?
Arbas, vois ce que c'est, et ce que veut cet homme.

SCÈNE III.

Camille, Arbas, L'Exempt et sa suite.

L'EXEMPT.

Seigneur, je vous arrête, et de la part du Roi.

CAMILLE.

De quel Roi ?

L'EXEMPT.

520 Vous savez qu'en l'armée ennemie,
On a tout haut donné ce nom au Grand Fabie,
Qui fut trois fois Consul mérite d'être Roi.

CAMILLE.

Je lui rends cet honneur aussi bien comme toi,
Mais.

L'EXEMPT.

Je ne réponds point des ordres qu'on me donne,
J'exécute ma charge et ne connais personne.

CAMILLE.

525 Je ne te puis souffrir me parler de si près,
Ami, retire-toi.

L'EXEMPT.

Le Roi l'ordonne exprès,
Et je viens de sa part vous demander l'épée.

CAMILLE.

530 Ami, sa Majesté s'est peut-être trompée.
Le Roi sait qu'en l'état où je suis aujourd'hui,
Je ne la saurais rendre à d'autre homme qu'à lui,

Lui seul me la donna, lui seul la doit reprendre.

L'EXEMPT.

Ne vous obstinez point.

CAMILLE.

Non, je ne la puis rendre,
Je veux jusques au bout m'obstiner en ce point,
Je ne l'ai pas rendue, et ne la rendrai point,
535 L'on t'a nommé mon nom sans doute pour quelque autre,
Tu l'as mal entendu.

L'EXEMPT.

Non, Seigneur, c'est le vôtre.
Mais sans nous amuser en discours superflus,
Rendez-moi votre épée, et ne contestez plus,
Autrement vous verrez...

CAMILLE.

Hé quoi, l'on me menace ?
540 Encor un coup, ami, retire-toi de Grâce,
Apprends à me connaître, et sache qui je suis.

L'EXEMPT.

Mais vous-même Seigneur, voyez ce que je puis,
Et ne m'obligez pas d'user de violence.

CAMILLE, en se retirant.

Je connais tes pareils, et sais leur insolence,

Il met la main sur la garde de son épée.

545 Mais regarde ce fer et sans t'en étonner,
Apprends que pour l'avoir, il faut m'assassiner.
Ce n'est que par ce bout...

Il met la main à l'épée.

SCÈNE IV.

Fabie, Camille, Arbas, L'Exempt.

FABIE, sortant en colère.

Rendez-la, je l'ordonne.

CAMILLE, en rendant son épée.

Puisque vous le voulez, il faut que je la donne.
Mais Sire, accordez-moi pour mon dernier bonheur,
550 Ce que vous accordez à tous les gens d'honneur.
Ordonnez qu'on me tue en m'ôtant mon épée,
Toujours à vous servir elle fut occupée,
Et n'estimant le jour qu'en tant que je vous sers,
Je suis prêt de le perdre alors que je vous pers.
555 M'ayant donné ce fer vous le pouvez reprendre,
Je le reçus de vous, je suis prêt de le rendre.
Vous avez tout pouvoir, je ne puis résister,
Et ce que vous donnez, vous le pouvez ôter.
Toutefois dites-moi ce que produit l'envie,
560 Pour noircir la candeur d'une innocente vie,
En quoi suis-je suspect à votre Majesté ?

FABIE.

Pour t'éloigner du fort contre ma volonté,
Tu sais bien qu'Hannibal campe en cette montagne,
Que nous avons sur nous l'Italie et l'Espagne,
565 Qui veillant sans repos dessus nos actions,
Tâchent à s'informer de nos intentions,
D'observer mes secrets, et de les reconnaître,
D'apprendre de quelqu'un l'état où je puis être
Et tu sais quel danger nos armes recevraient,
570 S'ils savaient mes desseins, ou s'ils les découvraient,
Jusque ici j'ai toujours vaincu par mon adresse,
Je n'ai point répandu le sang de la Noblesse,
Et je me puis vanter que par moi les Romains
Peuvent vaincre partout sans en venir aux mains,
575 Toutefois, malheureux, ton caprice hasarde
Et ma gloire et le fort, où je t'ai mis en garde,
Et quittant lâchement le poste où je t'ai mis,
Tu vas t'entretenir avec mes ennemis.

CAMILLE.

Ah Sire ! Au nom des dieux, perdez cette créance
580 Ne me soupçonnez point de leur intelligence,
Jugez mieux, s'il vous plaît, et de vous et de moi,
Pour vous faire trahir vous êtes trop bon Roi.
Et moi pour vous trahir j'ai l'âme trop bien née :
Au salut de l'État ma vie s'est destinée,
585 Et je tiens que mes jours, quoi que vous en croyez,
Si je ne vous servais, seraient mal employés,
Je vous ai toujours pris pour Seigneur et pour Maître,
Je fus toujours fidèle et le veux toujours être,
Et tant que je vivrai, Sire, permettez-moi

590 De vous nommer toujours mon Seigneur et mon Roi.
Quoi qu'on vous persuade, et quoi que l'on vous die,
J'adore votre règne et hais la perfidie,
Quand même le devoir ne m'y contraindrait pas,
Un instinct naturel me fait suivre vos pas,
595 Me regardant comblé des biens que vous me faites,
Et vous connaissant juste et bon comme vous êtes,
Je me verrai toujours forcé de vous aimer,
De vous servir partout et de vous estimer.
Oui, Sire, assurez-vous que je ne suis point traître,
600 Dans peu, si vous voulez, vous le pourrez connaître :
Envoyez-moi sur l'heure au plus fort des hasards,
Le cimenterre en main affronter le Dieu Mars,
Essuyer le péril de toute cette Guerre,
Enfin, si vous voulez, choquer toute la Terre,
605 Et je vous montrerai par des coups plus hardis,
Que j'en ferais pour vous bien plus que je n'en dis.
Mais, Sire, dites-moi quelle est cette Âme noire,
Et cet homme jaloux ennemi de ma gloire,
Qui veut m'ôter le bien que j'ai tant souhaité,
610 Et me rendre odieux à votre Majesté ?
Fût-il aussi vaillant qu'était jadis Hercule,
S'il m'ose faire tête, il faudra qu'il recule,
Et quelque grand qu'il soit, il se démentira,
Confessera son crime, et s'en repentira.

FABIE.

615 Suffit.

CAMILLE.

Sire, souffrez.

FABIE.

Non, point de répartie.
Je suis seul aujourd'hui ton juge et ta partie,
Ignorant le sujet qui t'a fait absenter,
Pour l'apprendre de toi je te fais arrêter.

CAMILLE.

Ah Sire ! Je ne puis vous en dire la cause.

FABIE.

620 Peut-être que la gêne y pourra quelque chose.

CAMILLE.

La gêne, les tourments, et l'horreur du trépas,
Et l'enfer et les Cieux ne m'y forceraient pas.
Suffit que j'ai montré que je vous suis fidèle,
Que je vais avec joie où votre honneur m'appelle,
625 Et que quelque tourment que l'on m'ait apprêté,
Je suis prêt de mourir pour votre Majesté,
Le Dieu qui m'a fait naître, au point de ma naissance
A soumis ma personne à votre obéissance,
Il vous a fait présent du corps qu'il me donnait,
630 Et l'a rempli d'un sang qui vous appartenait,

Sire, disposez-en, traitez-le comme vôtre,
Croyez assurément qu'il ne peut être à d'autre,
Et que, quoi qu'il en soit, qu'il me sera fort doux
De vous rendre le bien que je tenais de vous,
635 Souffrez que j'aïlle encor au milieu des alarmes,
En le versant pour vous, ensanglanter mes armes,
Que je vous fasse voir si je suis vrai Romain,
Et que je meure au moins les armes à la main,
Mais ne me pressez point d'accroître mon martyre,
640 En disant un secret que je ne puis vous dire.

FABIE.

Je connais maintenant ce que tu caches tant,
Et je sais bien quel est ce secret important,
Sans doute tu t'entends avec notre adversaire,
Et ton amour enfin est au parti contraire.

CAMILLE.

645 Puisqu'on vous a tout dit, et que tout m'est permis,
Oui, Sire, mon amour est chez les ennemis.

FABIE.

Et c'est ce qui causait tous les soirs ton absence.

CAMILLE.

Et qui la causera, si j'en ai la puissance.

FABIE.

Les fers t'obligeront à changer de discours.

CAMILLE.

650 Sire, ce que je suis, je le serai toujours.

FABIE.

Loin de te repentir, tu t'obstines encore.

CAMILLE.

On doit bien s'obstiner pour un mal qu'on adore.

FABIE.

Je mettrai mon pouvoir à t'en faire guérir.

CAMILLE.

Sire, vous ne pouvez, sans me faire mourir.

FABIE, en s'étonnant.

655 Aimer des ennemis ?

CAMILLE, en soupirant.

Ah ! Qu'ils sont redoutables.

FABIE.

Que ne les crains-tu donc ?

CAMILLE.

Leurs coups sont trop aimables.
Oui, si vous connaissiez ces doux tyrans des coeurs,
Et si vous aviez vu ces aimables vainqueurs.

FABIE.

660 Va, va, je ne veux point les voir ni les connaître,
Je ne connais que Rome, et je ne suis point traître,
Mais toi, souhaites-tu d'être dans leur prison ?

CAMILLE.

Sire, je le souhaite avec juste raison.

FABIE.

Avec juste raison ! Que dis-tu misérable ?

CAMILLE.

Je dis ce que je pense, et je suis raisonnable.

FABIE.

665 De crainte de la mort tu changeras tantôt.

CAMILLE.

Je ne changerai point, mais je mourrai plutôt.

FABIE.

Va, ne te pique point de ce trop de courage.

CAMILLE.

Si je ne m'en piquais, je serais bien volage.

FABIE.

Tu t'en repentiras étant sur l'échafaud.

CAMILLE.

670 Qui se repent si tard ne fait pas ce qu'il faut.

FABIE.

Ton amour te rend donc...

CAMILLE.

Autant leur comme vôtre.

FABIE.

Il te faut déclarer ou pour l'un ou pour l'autre,
Sois pour ces ennemis, ou pour Rome, et pour moi.

CAMILLE.

Je suis pour tous les deux et fais ce que je dois.
675 Il captive mon coeur, vous captivez mes armes,
J'aime votre puissance, et j'adore leurs charmes.

FABIE.

Il a perdu le sens, emmenez-le d'ici.

CAMILLE, se sentant saisir.

Ah ! Ne permettez pas que l'on me traite ainsi.

FABIE.

Je ne t'écoute plus. Va, je te tiens un traître.

CAMILLE en résistant à ceux qui le pressent.

680 Ah ! Sire, dites donc, où l'a-t-on pu connaître ?
Sire, est-ce quand Varon, nous suivant de si près.
Perça mon bouclier de plus de mille traits ?
Fût-ce alors que poussé d'une humeur trop bouillante
Je tuai douze chefs au siège de Tarante ?
685 Fût-ce quand Paul Émile en tombant de cheval,
Allait sans moi tomber dans les mains d'Hannibal,
Quand il nous attaqua si proche de Trébie,
Quand votre Lieutenant pensa laisser la vie ?
Ou quand je fus deux jours perdu parmi les morts,
690 Nageant dedans le sang d'un million de corps ?
Enfin quand je finis la bataille de Cannes,
Que je tranchai d'un coup la tête de Tigranes,
Et que dans Casiline on me vit par deux fois
Mettre en fuite moi seul tous les Carthaginois.
695 Mais pourquoi m'amuser à citer ces Monarques ?
Si je vous ai trahi, Sire, en voici les marques.
Elles me serviront d'un témoignage ici,
Et seront malgré vous ma récompense aussi.

FABIE.

M'oses-tu reprocher ce qu'un sujet doit faire,
700 Et m'oses-tu tenir ce discours téméraire ?
Oui, quand j'aurais dessein de prolonger tes jours,
Je les terminerais après un tel discours.
Si tu m'as bien servi, sache qu'il n'est point d'homme,
Qui ne fût encor plus pour la gloire de Rome,
705 S'il en avait reçu des honneurs et des biens
Qu'il n'eut pas mérité, ni lui ni tous les siens ;
Mais je veux, oubliant jusques à ta mémoire,
Perdre tout ce qui peut me parler à ta gloire.

CAMILLE, étant tiré par les soldats qui l'entraînent.

710 Sire, perdez-vous donc avec tous les lauriers
Qui couvrent aujourd'hui le front de vos guerriers.

FABIE, en colère.

Va, je ne perdrai point, dans ma colère extrême,
Ni moi ni mes lauriers, mais ce sera toi-même.
Qu'on le charge de fers, et qu'il meurt aujourd'hui.

SCÈNE V.

Fabie, Arbas.

ARBAS.

715 Hélas ! Quoi qu'il ait dit, ayez pitié de lui,
Sire, pardonnez-lui.

FABIE.

Moi, que je lui pardonne ?
Il me faut donc résoudre à quitter la Couronne ?

ARBAS.

720 Il ne vous trahit point, il aime seulement.
L'excès de son amour le rend sans jugement.
Et fait que tous les soirs, lui-même, il se hasarde,
Abandonnant le fort où l'on l'a mis en garde,
Et va passer, lui seul, en des lieux ennemis,
Pour y voir un moment l'objet qui l'a soumis.

FABIE.

N'a-t-il pas avoué, le jeune téméraire,
Que son amour était dans le parti contraire ?

ARBAS.

725 Puisqu'on y voit l'objet qui cause son souci
Il avait bien raison de vous parler ainsi,
Que si vous ne croyez ce discours véritable,
Dans peu la vérité vous le rendra croyable ;
Permettez-moi d'aller jusqu'à leur rendez-vous,
730 Dire à cette beauté qu'elle s'adresse à vous,
Et je suis assuré qu'elle obtiendra sa grâce.

FABIE.

Je punirai toujours l'excès de son audace.

ARBAS.

735 Sire, c'est un jeune homme, et le sang qui lui bout
Devrait vous obliger à lui pardonner tout.
Dans une promptitude un esprit de la sorte

Se reconnaît souvent aussi tôt qu'il s'emporte,
Et dedans sa colère il est aveugle au point,
De dire quelquefois ce qu'il ne ferait point.
Lorsque vous l'accuser de vous manquer de zèle,
740 Il a tout oublié pour paraître fidèle,
Et le traitant de lâche, et le tenant suspect,
Il a perdu l'esprit, a manqué de respect,
Et vous a fait connaître en sa fureur extrême
Qu'il était plus à vous, qu'il n'était à lui-même.
745 C'est un jeune Lion.

FABIE.

J'en craindrai la fureur.

ARBAS.

Sire, permettez-moi de vous tirer d'erreur,
Et de vous faire voir cette amante adorable.

FABIE.

N'espérez pas par là de me rendre traitable.

ARBAS.

N'importe, Sire.

FABIE.

Hé bien, va-t'en donc la quérir.

ARBAS.

750 J'y cours.

SCÈNE VI.

FABIE, seul.

Me résoudrai-je à le faire mourir ?
Je sais qu'il est fidèle autant qu'on le peut être,
Et que l'amour seulement l'a fait passer pour traître ;
Et que si ma bonté ne le conserve pas,
Je fais mourir en lui mille de mes soldats ;
755 Mais aussi d'autre part son extrême insolence
Dit que je l'abandonne à ma juste vengeance,
Et que, puisqu'il vaut seul mille de mes soldats,
Je dois craindre ce nombre, et ne l'épargner pas,
Étouffer de bonne heure une hydre renaissante
760 Que ma facilité rendrait plus malfaisante,
Et tempérer les flots d'une orgueilleuse mer,
Que dans un autre temps je ne pourrais calmer.
Lorsqu'un sujet en vient jusqu'à l'arrogance
Il se faut défier de son extravagance.
765 Un Roi se doit tenir contre son ennemi,
Et ne doit point avoir un sujet à demi,
De peur d'être toujours dessus la défensive,
Quelque vaillant qu'il soit, il est bon qu'il s'en prive,

770 Puisqu'il lui siérait mal de trembler en ces lieux,
Et de craindre un mortel, étant au rang des Dieux.
Nos sujets sont nos serfs, et suivant notre envie,
Nous leur pouvons ôter et l'honneur, et la vie,
Quoi que nous leur fassions, ils doivent endurer,
Paraître obéissant et ne point murmurer.

Il voit arriver Arbas et Lucipe.

775 Mais cette femme vient. Juste ciel, qu'elle est belle !
Camille avec raison se hasardait pour elle.

SCÈNE VII.

Fabie, Arbas, Lucipe, Mirande.

FABIE, relevant Lucipe.

Madame, levez-vous.

LUCIPE.

Je suis comme je dois.

FABIE.

Levez-vous.

LUCIPE.

J'obéis.

FABIE.

Que voulez-vous de moi ?

LUCIPE.

Je ne tâcherai point, dans l'ennui qui me blesse,
780 De vous représenter l'excès de ma tristesse,
Pour faire ce tableau je manque de couleurs,
Et je ne le peindrai qu'avec l'eau de mes pleurs,
Aussi bien ma douleur est assez éloquente
Pour figurer au vif le mal qui me tourmente,
785 Puisqu'en fermant ma bouche, elle inspire à mes yeux
Un langage naïf qui s'exprimera mieux.
Oui Sire, la douleur ne m'a rendue muette,
Qu'à dessein seulement d'être mon interprète.
Qu'à fin de vous toucher encor plus vivement,
790 Et d'implorer de vous la grâce d'un amant.
Que si vous me niez cette faveur insigne,
Parce que vous jugez qu'il en serait indigne,
Je ne me plaindrai point de votre Majesté,
Et crois que s'il périt, c'est avec équité,
795 Oui, si vous l'accusez, il n'est pas excusable,
Si vous le condamner, je tiens qu'il est coupable ;
Que si vous le blâmer, chacun le doit blâmer,
Et qu'étant criminel, je ne dois plus l'aimer.
Mais pour ne rompre pas le noeud qui nous assemble,
800 De grâce, commandez que nous mourions ensemble.

Lui, pour avoir failli contre l'ordre des lois,
Et moi, pour avoir fait un si vicieux choix.

FABIE.

Laissez mourir un lâche, et ne songez qu'à vivre.

LUCIPE.

Tout lâche comme il est, s'il meurt, je le veux suivre.

FABIE.

805 Conservez mieux vos jours.

LUCIPE.

Conservez donc les siens.

FABIE.

Ce serait hasarder les vôtres, et les miens.

LUCIPE.

Hélas ! Quoi qu'il ait dit, croyez qu'il vous respecte.

FABIE.

Après ce qu'il a dit, sa personne est suspecte.

LUCIPE.

Ah ! Sire, au nom des Dieux, ayez pitié de nous.

FABIE.

810 Je n'en ai point pour lui, mais j'en ai trop pour vous.

LUCIPE.

Si j'espère, Seigneur, c'est en votre Clémence.

FABIE.

Madame, n'espérez qu'en la seule innocence.
Mais pour vous témoigner l'excès de ma bonté
Et que je le punis contre ma volonté,
815 Je vais, pour l'éprouver, commander qu'on l'amène,
Voir s'il persiste encor dans sa première haine.
S'il se repent de tout, si le temps l'a remis,
Et s'il veut être encor au rang de mes amis.
Mirande, amenez-le.

MIRANDE.

Sire, il est ici proche.

FABIE, à Lucipe.

820 Après, vous ne pourrez me faire aucun reproche.

LUCIPE.

Ah ! Sire, vous avez trop de bonté pour moi,
Et je le haïrai, s'il vous manque de foi.

FABIE.

Pour le voir clairement, et le bien reconnaître,
Cachez-vous sous ma tente, et gardez de paraître,

Elle se cache sous la Tente.

825 Puisque, s'il vous voyait, il pourrait soupçonner
Que je songe à sa grâce, et lui veux pardonner.

ARBAS.

Sire, cette action augmente votre estime.

FABIE.

830 Je voudrais de bon coeur lui pardonner son crime,
Et je souhaiterais qu'il voulût demander
Le bien que mes bontés lui veulent accorder.
Mais le voici qui vient.

SCÈNE VIII.

Fabie, Lucipe, Camille, Arbas, Mirande.

FABIE.

Hé bien, homme infidèle,
Ne te repens-tu point d'avoir été rebelle ?

CAMILLE.

835 L'on ne se repent point de ce qu'on n'a pas fait ;
Mais je suis criminel pour un autre forfait,
C'est de m'être emporté jusques à l'insolence.
Oui Sire, vengez-vous punissant mon offense,
Et ne regardez point le regret que j'en ai,
Je méritai la mort quand je vous offensai.

FABIE.

840 Oui, tu la méritais, et moi je te pardonne :
Mais je veux que quelqu'un veille sur ta personne.
Qu'il te suive partout, qu'il marche sur tes pas,
Qu'il te contraigne même à ne t'éloigner pas,
Et qu'il te force enfin d'être en sa compagnie,
845 C'est comme je punis ton audace infinie.
Et le moyen que j'ai pour t'arrêter au fort.

CAMILLE.

Ah ! Sire, cette Grâce est pire que la mort,
La passion que j'ai veut que je la refuse.

FABIE.

Puisque c'est mon souhait, ne cherche point d'excuse,
Pour m'ôter le soupçon que j'avais de ta foi,
850 Il est bon que quelqu'un me réponde de toi.

CAMILLE.

J'ai mérité la mort, et je vous la demande.

FABIE.

Non, non, je te veux faire une faveur plus grande,
Et je te veux donner un garde qui te plaît.

CAMILLE.

Pas un de me plaira.

FABIE.

Devine quel il est ?

CAMILLE, haut le premier mot, et le reste bas.

855 Un de mes ennemis ? Ah ! Qu'ils sont redoutables !

FABIE.

Tu ne les craindrais point, leurs coups sont trop aimables.
Tu le disais tantôt.

CAMILLE.

Ah ! Je m'entendais bien.

FABIE.

Non, tu les chériras, CAMILLE, ne crains rien.

CAMILLE.

Chérir un ennemi qui fait qu'on me soupçonne ?

FABIE.

860 Qui te rend innocent, et fait qu'on te pardonne.

CAMILLE.

Il a causé mon mal.

FABIE.

Mais tu l'adoreras,
Et courras l'embrasser lorsque tu le verras.

CAMILLE.

Je ne me puis contraindre, et ne fus jamais traître.

FABIE, en tirant Lucipe hors de sa tente.

Tu ne le fus jamais, mais commence de l'être.
865 Hé bien, quitteras-tu ce garde ?

CAMILLE.

Ah ! L'heureux jour !

FABIE.

J'ai su ton innocence ainsi que ton amour,
Je t'ai tout pardonné, songe à me satisfaire.

CAMILLE.

Si je ne meurs pour vous, je ne le saurais faire.
Oui Sire, je le dis, cette extrême bonté,
870 M'attache pour jamais à votre Majesté,
Et me touche si fort que ma plus grande envie
Est de vous payer par le prix de ma vie.
Ah ! Prince magnanime. Ah ! Sage et digne Roi,
Mon âme désormais veut être tout à toi,
875 Et quoique cet objet fasse toute ma joie,
Je le verrai de l'oeil qu'il faut que je le voie,
Si mon bien te déplaît, j'y renonce aujourd'hui.

FABIE.

Non, je veux que l'Hymen finisse votre ennui.

LUCIPE.

Ah ! Clémence adorable !

CAMILLE.

Ah ! Bonté sans Exemple !
880 Ainsi qu'aux immortels nous vous devons un temple.

ACTE III

SCÈNE I.

Le Prince, Le Gouverneur.

LE PRINCE.

Certes, je n'ai rien vu d'égal à ces merveilles.

LE GOUVERNEUR.

Prépare donc encor tes yeux et tes oreilles.
Je te viens de montrer qu'il faut que la bonté
L'emporte quelquefois sur la sévérité.
885 Maintenant tu verras qu'il faut qu'un grand courage
Plaigne son ennemi que la fortune outrage,
Puisqu'un Prince est barbare, et n'est point généreux,
S'il ne donne des pleurs au sort d'un malheureux,
De qui la main des Dieux a sacré la personne,
890 Qui portais autrefois comme lui la Couronne ;
Et s'il ne reconnaît que la fatalité
Le peut réduire un jour en cette extrémité,
Oui, quand un souverain poursuit son adversaire,
Il doit tout pratiquer afin de le défaire,
895 Mais quand il est défait, et qu'il lui quitte tout,
Il ne doit pas alors le presser jusqu'au bout,
Il se doit contenter de gagner la victoire,
De l'avoir dépouillé de richesse et de gloire,
Et ne doit pas tâcher à le désespérer,
900 Quand il n'a le pouvoir que de se retirer.
De plus tu connaîtras en vouant cette histoire,
À quelle extrémité se porte une âme noire,
Quand elle délibère, et quand elle entreprend
De commettre un forfait pour obliger un grand.

LE PRINCE.

905 Hé Dieu ! Comment payer cette bonté parfaite ?

LE GOUVERNEUR.

Écoute seulement, c'est ce que je souhaite.

SCÈNE II.

Ptolomé, Cléopâtre.

CLÉOPÂTRE.

Hé quoi ? Vous redoutez un malheur nécessaire,
Et quand il faut agir votre Esprit délibère.
Vous pouvez augmenter la gloire de César,
910 Attacher de vos mains un esclave à son Char,
Affermir son Empire avec un coup d'épée,
Et lui sauver la vie en l'ôtant à Pompée,
Et vous ne voulez pas écouter la raison ?

PTOLOMÉE.

Hélas ! Dites plutôt faire une trahison.
915 Oui Madame, il est vrai dans cette conjoncture,
Deux divers ennemis me donnent la torture,
Un désir vertueux s'empare de mon coeur,
L'attaque à force ouverte, et s'en rend le vainqueur,
Mais lorsqu'il se résout d'en faire le trophée,
920 Par un autre désir sa gloire est étouffée,
Ce contraire aussitôt vient troubler son repos,
Le combat, le poursuit, le presse à tout propos,
Et ne lui donne pas le temps de se défendre,
Ni même de résoudre auquel il se doit rendre.
925 Oui, je suis pour Pompée, et je veux toutefois
Oublier pour César tout ce que je lui dois,
Quoiqu'il vienne en ma Cour éviter la tempête,
Et chercher dans mes bras un asile à sa tête,
Il ne doit espérer que d'y trouver la mort,
930 Et de faire naufrage en entrant dans le port.
La gloire de César m'ordonne de le faire,
Je tiens en mon pouvoir son mortel adversaire,
Et je suis punissable en l'état où je suis,
Si je ne l'en délivre alors que je le puis.
935 Ah, tourment sans remède ! Ah, fortune ennemie !
Noircirai-je mes jours d'une telle infamie ?
Trahirai-je un ami, vivrai-je sans honneur ?
Oublierai-je César ? Perdrai-je mon bonheur ?
Ne songerai-je point au bien de cette terre ?
940 Y verrai-je allumer le flambeau de la guerre ?
Pourrai-je supporter tant de travaux divers ?
Résisterai-je seul contre tout l'univers ?
Pourrai-je surmonter des conquérants si braves ?
Me pourrai-je empêcher d'être de leurs esclaves ?
945 Et serai-je ennemi de Rome et de son Roi,
Pour soutenir un Prince aussi faible que moi ?

CLÉOPÂTRE.

Non, non, abandonnez ce qui vous importune,
Seigneur, aimez César, et craignez sa fortune,
Songez qu'il est puissant, qu'il le faut obliger,
950 Que vous êtes fort faible, et qu'il se peut venger.
Il n'est rien qu'il haïsse à l'égal de Pompée,

Faites-lui le présent de sa tête coupée ;
Il n'est rien qu'il chérisse, et qu'il estime mieux,
Et ce coup vous doit mettre avec lui dans les Cieux.

PTOLOMÉE.

- 955 Hélas ! Rien n'est pareil au trouble de mon âme.
J'appréhende César et j'ai peur d'être infâme,
Sans qu'il ait commandé, je lui veux obéir ;
Mais j'estime Pompée, et ne le puis trahir.
Il le faut toutefois. Ah, dure servitude !
960 Ah, grandeur ! Ah, devoir ! Ah, noire ingratitude !
Quoi ? Perdre cet ami ? Quoi ? Ne le pas sauver ?
Quoi ? Le défendre en vain, ne me pas conserver ?
Me rendre l'ennemi de César ? Et de Rome ?
Oublier mes sujets, perdre tout pour un homme ?
965 Voir tous mes biens pillés, voir mes pays déserts ?
Et pour dernier malheur, mes enfants dans les fers ?
Non, prévenons ce mal, mais quoi qu'il en advienne,
Le puis-je prévenir sans qu'il ne me prévienne ?
Puisque la lâcheté que je commets ici
970 Sera toujours un mal plus grand que tous ceux-ci.
Non, je ne puis souffrir cette mortelle tache,
Je serais malheureux, si je me rendais lâche,
Et pour ne me voir point désormais malheureux,
Je veux être aujourd'hui fidèle et généreux.

CLÉOPÂTRE.

- 975 Ah, Seigneur ! Rappelez votre esprit qui s'emporte.
Si vous voulez régner, agissez d'autre sorte,
Et ne redoutez point de conserver vos jours,
En perdant un ami que l'on perdrait toujours.
Assurez vos sujets, et vous et vos Provinces,
980 En gagnant l'amitié du plus puissant des Princes,
Et ne l'obligez pas à venir dedans peu
Porter dedans l'Égypte et le fer et le feu.
Car quand il le fera, qu'en pouvez-vous attendre ?
Où rencontrerez-vous des Gens pour vous défendre ?
985 Et contre un tel vainqueur serez-vous assez fort,
Pour échapper enfin le servage ou la Mort ?

PTOLOMÉE.

Hélas ! C'est ce qui fait que je vous rends les armes.
Je ne sais qui je suis, jugez-le par mes larmes,
Ah Dieux ! Que j'ai de peine à faire cet effort.

CLÉOPÂTRE.

- 990 Sans vous troubler ainsi, concluez cette Mort.

PTOLOMÉE.

Hélas ! Avec raison je ne la puis conclure.
Voyez ce qu'il m'écrit.

CLÉOPÂTRE.

Mais.

PTOLOMÉE.

Je vous en conjure.

À PTOLOMÉE ROI D'ÉGYPTE.

Après avoir vaincu le Démon de la guerre,
Rangé dessous mes lois la moitié de la terre,
995 Et monté mille fois au temple de l'honneur,
Enfin je suis réduit en un sort si funeste,
Que je tiens maintenant pour mon plus grand bonheur
L'Espérance que j'ai qu'un seul ami me reste.
Poursuivi de César, et battu de l'orage,
1000 J'attends seul aujourd'hui dessus votre rivage,
Le refuge assuré que vous m'avez promis.
Lorsque je le pouvais, je vous ai fait paraître
De quel air il fallait obliger ses amis ;
Lorsque vous le pouvez, faites-le-moi connaître.

POMPÉE.

PTOLOMÉE.

1005 Hé bien, comment le voir après un tel discours ?

CLÉOPÂTRE.

Il ne faut point le voir pour abrèger ses jours,
Il ne faut qu'envoyer des gens sur le rivage,
Qui le remarqueront aux traits de son visage,
Et l'ayant remarqué le frapperont d'abord
1010 Sans lui donner le temps de songer à la Mort.

PTOLOMÉE.

Achille, faites tout avec beaucoup d'adresse,

Il lui parle à l'oreille.

On m'y force, on le veut.

CLÉOPÂTRE.

Quittez cette tristesse.

PTOLOMÉE.

Vous-même laissez-moi dans ce fâcheux état,
Je donne mon repos au salut de l'État.

CLÉOPÂTRE, en se retirant.

1015 Je vous obéirai.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, seul.

Qui fais-tu, Ptolomée ?
 Songe aux Dieux, songe à toi, songe à ta renommée,
 En ce douteux état quel chemin tiendras-tu ?
 Chasse de ton esprit la crainte ou la vertu.
 Soit pour l'un ou pour l'autre, et grave en ta mémoire,
 1020 L'image de la honte, ou celle de la gloire.
 Qu'un de ces deux tyrans te rende bienheureux,
 Suis le vice ou l'honneur, sois lâche ou généreux,
 Et ne te mêle plus d'accorder deux contraires,
 Ni de tenir toi seul contre deux adversaires,
 1025 Achète ton repos par une lâcheté,
 Ferme les yeux à tout et fais en vanité,
 Qu'un généreux mépris de ce qu'on pourra dire
 Ne trouble point le calme où ton esprit aspire,
 Et pourvu que tu sois dans la prospérité,
 1030 Laisse parler le peuple avecque liberté.
 C'est un monstre ignorant qui règle son estime,
 Tantôt par le mérite, et tantôt par le crime ;
 Qui change à tout propos et se méprend au point
 De croire merveilleux ce qu'il ne connaît point.
 1035 Il veut parler de tout, juger de toute chose,
 Blâmer un souverain et défendre sa cause,
 Observer ses desseins, censurer son pouvoir
 Et sortir bien souvent des termes du devoir,
 Sa partialité lui fait changer de forme,
 1040 Rend sa présomption d'une grandeur énorme.
 Et l'attache si fort à son propre intérêt
 Que parce qu'il condamne, on juge ce qu'il est.
 Toujours son intérêt lui fait ouvrir la bouche,
 Moins en tout ce qu'il doit qu'en tout ce qui le touche,
 1045 Aussi les Potentats le doivent regarder
 Comme un traître animal qu'ils doivent gourmander.
 Laissons-le donc crier, qu'il blâme ma personne,
 Le blâme n'en saurait venir jusqu'à mon trône.
 Les terrestres vapeurs que produisent ces lieux
 1050 Ne peuvent s'élever jusqu'au faite des Cieux,
 Ce sont des régions au-dessous des orages,
 De qui nos trônes sont de vivantes images,
 Alors que nous tenons le Sceptre dans les mains,
 On ne nous compte plus au nombre des humains,
 1055 Toutes nos actions sont au-dessus des crimes,
 Et telles qu'elles soient, elles sont légitimes.
 Bravons donc cette peur qui nous voulait saisir,
 Abandonnons la gloire, et suivons le plaisir.
 Éloignons de chez nous un Prince misérable,
 1060 Qui nous accablerait sous l'ennui qui l'accable,
 Étouffons ces respects que donne l'amitié,
 Ces tendres sentiments qu'inspire la pitié,
 Ces remords dévorants, cette crainte du blâme,
 Ces contraires fâcheux qui partagent mon âme,
 1065 Et prenant sans regret le parti qui nous plaît,

Ne considérons rien comme notre intérêt,
Oublions un ami. Mais, discours téméraire !
Pour vouloir l'oublier, je ne le saurais faire.
J'en porte dans mon coeur un céleste tableau
1070 Qui ne peut s'effacer que dedans le tombeau.
Quoi que je délibère en ma douleur extrême,
Je ne le perdrai point qu'en me perdant moi-même.
Et je suis assuré qu'un remords Éternel
Rongera sans repos mon esprit criminel.
1075 Qu'il vive donc, qu'il vive, et quoi qu'il en advienne,
Hasardons notre vie en défendant la sienne,
Ne craignons point César, et montrons aujourd'hui
Que quiconque a du coeur peut être autant que lui.
Mais pourquoi me flatter d'une vaine apparence ?
1080 Mais pourquoi rejeter une juste espérance ?
Quoi qu'il en soit, au moins nous aurons le bonheur
De terminer nos jours dedans le lit d'honneur.
Osons : hélas ! Que dis-je ? Ah Ciel ! Faut-il que j'ose ?
Contre un Roi que je crains et qui peut toute chose ?
1085 Quel sera mon espoir, où sera mon recours ?
Mais hélas ! D'où procède un si lâche discours ?
Défendons un ami, je ne le saurais faire,
Écoutons la raison, la raison m'est contraire,
Faisons tête à César, ah ! Craignons sa fureur ;
1090 Mais ô Dieux ! Je retourne en ma première erreur.
Pour chaque sentiment je change de pensée,
Entre deux mouvements mon âme est balancée.
Mais je veux maintenant par un dernier effort
Arracher un ami des prisons de la Mort.

SCÈNE IV.

Ptolomée, Lépide.

PTOLOMÉE, tout transporté.
1095 Envoyons... Ô Lépide, allez sur le rivage.

LÉPIDE.

Sire...

PTOLOMÉE.
Obéissez donc, sans tarder davantage.

LÉPIDE.
Mais Sire.

PTOLOMÉE.
Mais courez, ne me répliquez point.

LÉPIDE.
Encor...

PTOLOMÉE.

Cette longueur me fâche au plus haut point.
Courez vite, vous dis-je, et craignez ma disgrâce.

LÉPIDE.

1100 Sire, dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse.

PTOLOMÉE.

Ah justes Dieux ! Je suis tellement hors de moi,
Que je l'envoyais sans lui dire pourquoi.
Va-t'en trouver Achille, et dis lui qu'il se garde
De rien exécuter en ce qui me regarde,
1105 Et pour lui faire avoir plus de créance en toi,
Donne-lui cette Bague, il sait qu'elle est de moi ?
Mais Dieux ! S'il s'en doutait, mon mal serait extrême.
Non, Lépide, reviens, j'y veux aller moi-même.

SCÈNE V.

César, Brute et plusieurs Capitaines.

CÉSAR.

Enfin je l'ai vaincu ce brave conquérant,
1110 On ne le verra plus comme un fameux torrent,
Rompre ce qui voulait s'opposer à sa course.
J'ai dissipé sa force, en tarissant sa source,
Et je l'ai mis si bas, qu'on connaît aujourd'hui
Qu'il n'est rien sous le Ciel de si faible que lui,
1115 Ce coup fera trembler un million de Princes,
Me rendra redoutable en toutes ces Provinces,
Et mettra mon estime en un si haut degré,
Que je puis espérer de me voir adoré,
Je tenais sous mes lois la Gaule et l'Allemagne,
1120 J'y tiens à ce moment l'Italie et l'Espagne,
Et signalant mon nom par mille exploits divers,
J'espère que dans peu j'y tiendrai l'univers.
Ah Pompée ! Aujourd'hui, frappe du pied la terre,
Pour voir s'il en naîtra cent mille hommes de guerre,
1125 Mais non, tous tes efforts te seraient superflus,
J'ai ce qu'avait la terre et ce que tu n'a plus.
Ta gloire est pour jamais morte dans l'Italie,
Par l'éclat de la mienne elle est ensevelie,
Et ta chute, étonnant les plus fiers des humains,
1130 Fera tirer mon Char par des Aigles Romains.
Je te plains toutefois, ta disgrâce me fâche,
Mais t'ayant épargné, j'aurais passé pour lâche,
Puisqu'ayant refusé mes articles de paix,
Par là tu m'obligeais de n'en parler jamais.
1135 Brute, qui sont ces gens ?

SCÈNE VI.

César, Brute, Pindare et plusieurs autres Capitaines.

BRUTE.

Sire, ce sont des Princes,
Qui viennent vous offrir leurs biens et leurs Provinces.

PINDARE.

Oui, Sire, nous venons embrasser vos genoux,
Vous offrir nos Soldats, et nous donner à vous.

CÉSAR.

Pour n'être point ingrat à ces faveurs extrêmes,
1140 Je vous rends tous vos biens et vous donne à vous-mêmes.
Je ne vous tiendrai point au rang de mes sujets,
Vous serez seulement témoins de mes projets,
Et je n'exercerai vos valeurs infinies,
Qu'à chasser de chez vous toutes les tyrannies,
1145 Si bien qu'en secondant les efforts de mes coups,
En travaillant pour moi, vous agirez pour vous,
À l'exemple des Dieux, je me sers du tonnerre.
Ce n'est qu'au vicieux à qui je fais la guerre,
Et ce bon sentiment ne me quittant jamais,
1150 Je ne la fais en fin que pour avoir la paix,
Vous le reconnaîtrez... Mais que veut Ptolomée ?

SCÈNE VII.

César, Brute, Pindare leur suite, Ptolomée.

PTOLOMÉE.

À croître la grandeur de votre renommée,
Vous apprendre un bonheur que vous n'attendiez point.

CÉSAR.

Vous m'obligez toujours jusques au dernier point.
1155 Mais quel est ce bonheur ?

PTOLOMÉE.

Il vous comble de gloire,
Vous rend d'intelligence avecque la victoire,
Et vous donnant des biens plus que je n'en promets,
Vous fera sans effort tout vaincre désormais.

CÉSAR.

Expliquez ce discours, je n'y puis rien comprendre.

PTOLOMÉE.

1160 Sans me faire expliquer, vous me pouvez entendre,
Songez au plus grand bien qui vous puisse arriver,
Tant pour vous agrandir que pour vous conserver.

CÉSAR.

Hé quoi ? Rome veut-elle adorer ma puissance
Et ranger le Sénat sous mon obéissance ?

PTOLOMÉE.

1165 Non, c'est un plus grand bien.

CÉSAR.

Un plus grand, justes Dieux !
Quand l'aurai-je ?

PTOLOMÉE.

Dans peu.

CÉSAR.

Mais où ?

PTOLOMÉE.

Dedans ces lieux.

CÉSAR.

C'est un bonheur d'amour, ou mon âme est trompée.

PTOLOMÉE.

Non, c'est...

CÉSAR.

Dis promptement.

PTOLOMÉE.

La tête de Pompée.

CÉSAR, étant étonné.

La tête de Pompée !

**PTOLOMÉE, voyant arriver Achille qui apporte la
tête et voulant tirer César du doute.**

Oui, Seigneur, la voici ;
1170 Mes gens qui me suivaient, vous l'apportent ici,
Et vous reconnaîtrez si je suis véritable,

Il dit bas ce vers.

Ce bonheur est si grand, qu'il lui semble incroyable.

CÉSAR.

La tête de Pompée ?

PTOLOMÉE.

Oui, rappelez vos sens.
Pour faire un si grand coup j'ai douté fort longtemps,
1175 Et je ne cèle point que malgré votre gloire,
J'avais peine à commettre une action si noire.
Que même j'ai voulu changer de volonté,
Quand par bonheur mon ordre était exécuté,
Et par ces mouvements je vous ai fait connaître
1180 Les peines où j'étais, faisant un coup de traître,
Et l'ardeur que j'avais de me perdre pour vous :
Mais vous ne dites mot, ce bien est-il trop doux,
Vous ai-je trop surpris ?

CÉSAR, ne lui répondant point.

La tête de Pompée !

PTOLOMÉE, Il lui montre la tête de Pompée.

Voyez, n'en doutez plus.

CÉSAR, à Ptolomée.

Quoi ? Sa trame est coupée !
1185 Et ce brave guerrier pour comble de malheur,
N'était pas immortel avec tant de valeur ?
Ah ! S'il devait périr, c'était dans les batailles,
Où la gloire elle-même eût fait ses funérailles,
Où l'on eût vu Bellone amasser des lauriers,
1190 Pour en faire un bûcher à ce Dieu des Guerriers,
Où tous les gens de coeur conduits par la victoire
Eussent porté son corps au temple de mémoire,
Où l'on eût vu l'honneur environné de deuil
Mettre avec ce Héros la valeur au Cercueil,
1195 Où la mort elle-même, en pleurant ce Monarque,
Eût blâmé sa rigueur et celle de la Parque,
Montrant qu'avec regret dans cette extrémité,
Elle suivait les lois de la fatalité.

PTOLOMÉE, bas ôté le mot de Seigneur.

Dieux ! Croirai-je mes yeux dedans cette occurrence ?
1200 Qui le flatte, l'aigrit, et qui le sert, l'offense,
Mais il se remettra... Seigneur.

CÉSAR.

Ne parle point.
Ah ! Mon affliction va jusqu'au dernier point.
Oui, certes, je le dis, une si belle vie
D'une plus belle fin devait être suivie.
1205 Je plains cet ennemi, malheureux comme il est.
Et l'ayant rendu tel, mon bonheur me déplaît,
Après avoir passé pour un foudre de la Guerre,
S'être fait redouter aux deux bouts de la terre,
Et franchi mille fois les plus fameux hasards,

1210 Il ne devait mourir que par les mains de Mars.
Ce Dieu, le regardant avec un oeil d'envie,
Devait seul attaquer une si belle vie,
Et montrer en domptant ce guerrier immortel,
Que ce n'était que lui, qui l'avait rendu tel.

PTOLOMÉE.

1215 Hélas !

CÉSAR.

Pour un tel coup tout autre était indigne,
Un Dieu seul méritait cet avantage insigne,
Et je m'estimerais plus que Mars aujourd'hui,
Si j'avais triomphé d'un homme comme lui,
Ah ! Guerrier estimé sur la terre et sur l'onde,
1220 Illustre Conquérant, tu n'es donc plus au monde,
Et ta rare valeur t'arrachant de ces lieux,
Te va dedans le Ciel faire des envieux !
Quoi ? Tes yeux pour jamais sont privés de lumière ?
Quoi ? Ce grand coeur s'arrête au bout de sa carrière ?
1225 Ce corps si respecté n'est qu'un tronc sans couleur,
Privé de sentiment, de sang et de chaleur ?
Et ce bras qui lançait un foudroyant tonnerre,
N'a plus de mouvement, et rampe sur la terre.
On lui veut ôter la tête de Pompée.
1230 Ah ! Je suis possédé d'un courroux violent,
Ne me détournez point ce spectacle sanglant,
Ah ! César, ah ! César, après un tel outrage,
Abandonne la Guerre et renonce au courage ;
Non, ce n'est plus à toi de défier le sort,
1235 D'attaquer la fortune et de braver la mort.
Tu te dois rendre sage après de tels exemples,
Et craindre pour toi-même un mal que tu contemples.
Puisque les demi-dieux peuvent périr ainsi.
Pour ne te perdre pas, crains de périr aussi.
1240 Et puisqu'un point d'honneur, que nous tenons pour maître,
N'est qu'un enfant ingrat à qui nous donnons l'être,
Ne t'efforce donc plus de le faire admirer,
Et fais que l'on l'abhorre, au lieu de l'adorer.
Mais hélas ! Je succombe à ces vives alarmes,
1245 Mon coeur est tout ému, je me sens fondre en larmes,
Et quel instinct secret que je ne puis nommer,
Me colle à cette bouche à fin de l'animer.
Ah ! Pompée.

PTOLOMÉE.

Ah ! Seigneur.

CÉSAR.

Ah ! Prince ingrat et traître,
Après cette action oses-tu bien paraître ?
1250 Va plutôt dans l'horreur d'une obscure prison
Y recevoir le prix de cette trahison.
Un injuste bonheur te donne des Provinces,
Te fit monter en serf sur le trône des Princes,
Et le Ciel le permit, et ne t'y vit monter,

- 1255 Qu'à dessein seulement de t'en précipiter :
Vois ce sang tout glacé qui couvre ce visage.
Regarde-le, cruel, puisque c'est ton ouvrage.
Ne baisse point les yeux, approche, approche-toi,
Prince ingrat et sans coeur, homme lâche et sans foi,
1260 Barbare, frappe encor cette adorable tête,
Sa faiblesse l'expose aux coups de la tempête,
Elle est morte, elle est morte, et la lâcheté veut
Que l'on fasse un outrage alors que l'on le peut,
Qu'on use du pouvoir que l'avantage donne,
1265 Que l'on soit inhumain quand on ne craint personne,
Et qu'on frappe celui qui ne se peut venger ;
Fais donc, ta trahison te met hors de danger,
Ne crains rien, mais plutôt en ce malheur extrême,
Viens adorer celui que j'adore moi-même,
1270 Ce célèbre Héros qui rangea sous ses lois,
Tigrane, Aristobule, et cinquante autres Rois,
Qui dedans sa jeunesse a reconquis l'Afrique,
Rendu presque Romain l'Océan Atlantique,
Qui dompta la Syrie, et les Albanais,
1275 Le Pont et la Colchide, et les Arméniens,
Qui vainquit Yarbas, effraya Mithridate,
Et défit tous les siens sur le bord de l'Euphrate,
En fin pour dire mieux, vient adorer celui
Qui fût tout autrefois, qui n'est rien aujourd'hui,
1280 Et qui par son courage, et par sa courtoisie,
A surmonté l'Europe, et l'Afrique, et l'Asie,
Mais non, ne me crois point, Barbare, arrête-toi,
Garde de l'approcher, éloigne-toi de moi.
Mais sans perdre de temps en des paroles vaines,
1285 Qu'on prenne ces méchants, qu'on les couvre de chaînes,
Et que leurs jours au plus soient bornés d'un matin ;
Pour toi, je t'abandonne à ton mauvais destin,
Et je te laisse ici dans l'horreur des ténèbres,
Pour suivre encor ce chef dans ces pompes funèbres.

SCÈNE VIII.

PTOLOMÉE, seul.

- 1290 Accablé de douleur, de misère, et d'ennui,
Ce Prince m'abandonne et tout fait comme lui.
Pour comble de malheur en ce désordre extrême,
Tout m'étant odieux, je le suis à moi-même,
Contre mes sentiments mon coeur est révolté,
1295 Mon esprit est ligué contre ma volonté,
Mrs désirs sont d'accord avec mon infortune.
Tout me choque, me nuit, m'afflige et m'importune,
Et restant sans vertu, sans force, sans pouvoir,
Je cherche du repos et je n'en puis avoir.
1300 Malheureux, qu'ai-je fait ? Juste Ciel, que ferai-je ?
Quel conseil dois-je prendre ? Et quel chemin tiendrai-je ?
Mais pourquoi balancer en ce présent effort,
Le conseil le plus sûr est d'aller à la mort,
Puisqu'alors qu'il s'agit de châtier un crime,
1305 Un noble désespoir est toujours légitime ;

Prenons donc ce conseil et suivant ce dessein,
Faisons naître aujourd'hui des fureurs dans mon sein ;

Il met la main à l'épée.

Sus mon bras, prends ce fer et termine ma vie,
La Justice le veut, la raison t'y convie,
1310 L'honneur te le commande, et je le veux aussi.
Le bras et la main lui tremblent.
Mais, juste Ciel ! D'où vient que tu trembles ainsi ?
As-tu donc peur de faire un acte de justice ?
As-tu pris avec moi tant d'habitude au vice,
1315 Que tu ne puisses pas, suivant ma passion,
Faire, quand je le veux, une bonne action ?
Efforce, efforce-toi, mais en vain je l'essaie,
L'esprit, qui le conduit, est timide et s'effraye,
Lâche de sa nature, un rien le peut troubler,
1320 Et pressé de la peur il ne fait que trembler.
Mon coeur, renonçons donc à ce bonheur insigne,
Abandonnons ce fer puisque j'en suis indigne,
Et le cassant ici d'un transport furieux,
Laissons cette vengeance entre les mains des Dieux.

Il casse son épée.

1325 Pour punir mon forfait, que le courroux céleste
Fasse en sorte aujourd'hui que tout me soit funeste,
Que je voye dans peu mes pays désolés,
Tous mes trésors pillés et mes Palais brûlés,
Que mes meilleurs sujets désormais me haïssent,
1330 Que pour comble de maux mes enfants me trahissent,
Qu'un barbare étranger par cette trahison
Me jette dans les fers et me traîne en prison :
Qu'après avoir servi de but à sa malice,
Que de cette prison il me mène au supplice,
1335 Ou plutôt que le Ciel me donne mille morts,
En me faisant avoir mille sanglants remords ;
Que dedans mon esprit des bourreaux invisibles
M'affligent en tous temps de visions horribles ;
Que cent monstres affreux aussi cruels que moi,
1340 Jusqu'au dernier soupir me donnent de l'effroi,
Et que dans peu de temps on voie en cette terre
Régner et la famine, et la peste, et la guerre,
Que les gens de Pompée étant joints à son fils
Y viennent s'y venger du tort que je lui fis,
1345 Que pour dernier malheur Cléopâtre enchaînée
Soit un jour par César en triomphe menée,
Et que mon sort apprenne à la postérité,
Que le Ciel ne hait rien comme la lâcheté.

ACTE IV

SCÈNE I.

Le Prince, Le Gouverneur.

LE PRINCE.

Oui, je reconnais bien que la gloire des Princes,
1350 N'est pas de commander à beaucoup de Provinces,
Et qu'il vaut beaucoup mieux qu'ils comptent leurs vertus,
Qu'un grand nombre de Rois sous leurs pieds abattus,
Je sais que ce pouvoir qui les fait redoutables,
N'est pas ce qui toujours les rend considérables,
1355 Et je connais enfin que la postérité
Pèse leurs actions plus que leur qualité.

LE GOUVERNEUR.

Cette réflexion partant d'une âme sage,
M'oblige d'en montrer encor davantage,
Et de continuer ces divertissements,
1360 Puisqu'ils t'ont inspiré ces doctes sentiments.

LE PRINCE.

Hé, de Grâce.

LE GOUVERNEUR.

Il suffit, j'accorde ta prière.
Oui, oui, je te veux faire une faveur entière,
Et sans me reposer, te montrer maintenant,
Qu'un Prince généreux doit être continent,
1365 Dompter ses passions par une force Extrême,
Gourmander ses désirs, et se vaincre soi-même,
Et ne point rechercher des biens voluptueux,
Qui lui peuvent offrir ceux qui sont vertueux.
Mais je t'en vais montrer un exemple notable,
1370 Dedans les actions d'un Monarque adorable,
Qui renvoya l'objet qui l'avait su charmer,
Quoiqu'il put aisément le contraindre à l'aimer,
Et par cette action mérita plus de gloire,
Qu'il n'en avait acquis en gagnant la victoire,
1375 Mais voyant ce tableau, tâche de l'imiter,
Et pour me reconnaître, et pour en profiter.

SCÈNE II.
Oroondate, Statira.

OROONDATE.

Madame, vous pouvez par un trait de vos charmes
Triompher d'Alexandre.

STATIRA.

Il n'aura donc point d'armes.

OROONDATE.

Tout puissant comme il est, vous le captiverez.

STATIRA.

1380 Je ne l'espérerai...

OROONDATE.

Que quand vous le verrez.

Il est faible.

STATIRA.

Il est Prince.

OROONDATE.

Il est jeune.

STATIRA.

Il est sage.

OROONDATE.

Il s'émeut aisément.

STATIRA.

Mais il a du courage,
Et ne fera jamais une infâme action.

OROONDATE.

Il méritera donc votre inclination.

1385 Aussi je crois qu'enfin vous aimez Alexandre.

STATIRA.

Ah ! Finis ce discours, je ne le puis entendre.
Prince, tu connaîtras quand je lui parlerai,
Si j'éteindrai sa flamme, ou si je brûlerai.
Tu seras le témoin de mon indifférence.

OROONDATE.

1390 Il me faudra, Madame, éviter sa présence.

STATIRA.

Non, mon esprit adroit a conçu des moyens
Pour te faire assister à tous nos entretiens,
Pour te sauver l'honneur, et les biens, et la vie,
Et pout faire que tout succède à ton envie.
1395 Mais je ne sais pourtant si ce moyen te plaît.

OROONDATE.

Je l'approuve déjà sans savoir quel il est.

STATIRA.

C'est de cacher ton nom, et le titre de Prince,
Sous celui d'un Seigneur.

OROONDATE.

D'où ?

STATIRA.

De cette Province,
Et de passer ici comme mon écuyer.
1400 Ce mot est un affront qu'il te faut essayer,
Ou tu te dois résoudre à me voir misérable.

OROONDATE.

Cet affront est charmant, comme il est honorable.

STATIRA.

Mais tu t'abaisseras au point de me servir.

OROONDATE.

C'est ce que je craignais qu'on me voulût ravir.

STATIRA.

1405 Être mon Écuyer !

OROONDATE.

Ô l'avantage insigne !

STATIRA.

On ne le croira pas.

OROONDATE.

Non, car j'en suis indigne.

STATIRA.

Au moins je te verrai toujours avec moi,
Et tu m'assisteras à mépriser le Roi.

SCÈNE III.

Bérénice, Statira, Oroondate, Harmin.

BÉRÉNICE.

Ma soeur, il faut aller recevoir Alexandre,
1410 Ses trompettes déjà se font partout entendre,
Ma mère étant malade, et ne le pouvant voir,
Vous commande avec moi de le bien recevoir,
Aussitôt qu'elle apprit la perte de Darie,
Elle se transporta d'une telle furie,
1415 Et la douleur sur elle agit si puissamment,
Qu'elle s'évanouit, perdit le sentiment,
Et fut assez longtemps en cet état funeste ;
Mais allons, en marchant je vous dirai le reste,
Voici le sage Harmin qui nous assistera.

STATIRA.

1420 Et ce Prince vaillant qui nous conduira,
Pour nous rendre un service il cache sa naissance,
Se fait notre Écuyer.

BÉRÉNICE.

C'est trop de complaisance,
Prince, pour vous servir je ferai mon pouvoir.

OROONDATE.

Et pour m'en ressentir je ferai mon devoir.

BÉRÉNICE.

1425 Mais d'où vient ce grand bruit ?

OROONDATE.

C'est ce jeune monarque.

SCÈNE IV.

**Alexandre, Clite, Amintas, Bérénice, Statira,
Oroondate, et toute la troupe d'Alexandre.**

ALEXANDRE, en voyant les filles de Darie.

Leur grâce et leur beauté fait que je les remarque,
Allez, posez ma garde en cet appartement,
Clite, et vous Amintas, demeurez seulement.

Bérénice se jette à ses pieds.

1430 Je ne vous puis souffrir en l'état où vous êtes,
Madame, levez-vous, voyez ce que vous faites.

BÉRÉNICE.

Ah ! Seigneur, s'il vous plaît, accordez-nous ce point.

ALEXANDRE.

Si vous ne vous levez, je ne parlerai point.

Elle se lève.

STATIRA, se levant.

Nous vous obéissons.

ALEXANDRE.

Adorable Princesse,
Je ne blâmerai point cette juste tristesse,
1435 J'approuve vos douleurs quand vous pleurez ainsi,
D'autant plus librement que je vous pleure aussi.
Oui, mon coeur s'intéresse au malheur que je cause,
Je vous donne des pleurs, ne pouvant autre chose,
Je voudrais dans vos maux vous pouvoir consoler,
1440 Mais les ayant causés, je n'en ose parler,
Outre que je croirais avoir mauvaise Grâce,
En vous rafraîchissant une sanglante trace,
Et vous représentant un nombre de malheurs,
Qui ne feraient encor qu'accroître vos douleurs,
1445 Veuillez donc modérer cette crainte excessive,
Je suis bien plus captif, que vous n'êtes captive,
Mes plaisirs sont troublés, les vôtres seront purs,
Vos travaux sont passés, et les miens sont futurs.

BÉRÉNICE.

1450 Ce ne serait pas vaincre, ô ! Seigneur que j'adore,
Si par votre bonté vous ne vainquiez encore,
Je n'espérais pas moins de ce coeur généreux,
Je sais que vous plaignez le sort des Malheureux,
Et que vous consolez celui qu'on désespère.

ALEXANDRE.

Mais où peut-être donc la Reine votre mère ?

BÉRÉNICE.

1455 Ah ! Seigneur la douleur l'afflige tellement,
Qu'elle n'a pu sortir de son appartement.

ALEXANDRE.

Hé bien, je l'y vais voir, toutefois ma présence
L'affligerait encor par quelque violence.
Clite, va la trouver, et donne-lui ma foi
1460 Qu'elle peut espérer toute chose de moi,
Madame, de ma part, vous lui pouvez conduire.

SCÈNE V.

Alexandre, Statira, Oroondate.

ALEXANDRE.

À présent je suis libre, et rien ne me peut nuire,
Mais trouverez-vous bon que j'apprenne de vous,
Quel est cet étranger qui s'approche de nous ?

STATIRA.

1465 Seigneur, comme Écuyer, il m'a toujours servie,
Veuillez donc m'accorder la grâce de sa vie.

ALEXANDRE.

Qui prétend tout de vous, vous doit tout accorder.
Mais, Madame, son nom, l'osé-je demander ?

STATIRA.

Il s'appelle, Seigneur...

OROONDATE.

1470 Il faut la prévenir. Hélas ! Que dira-t-elle ?

ALEXANDRE.

Comment donc ?

STATIRA.

Il s'appelle...

OROONDATE, en se jetant aux pieds du Roi.

Oroondate, grand Roi.

ALEXANDRE.

Va, pour cette beauté,
Je te donne la vie avec la liberté,
Sers-la fidèlement.

OROONDATE.

J'y ferai mon possible.

ALEXANDRE.

Pour ne la servir pas, il faut être insensible ;
1475 Ses yeux lancent des traits si puissants et si doux,
Qu'il n'est rien d'assez fort pour en parer les coups,
Aussitôt qu'on les voit, on ne s'en peut défendre,
Bien loin d'y résister, la gloire est à se rendre,
Et dedans sa défaite on se doit croire heureux,
1480 S'ils regardent les coups que l'on a reçut d'eux ;
Ils jettent à la fois mille rayons de flamme,
Et mille doux éclairs qui percent jusqu'en l'âme,
Qui surprennent le coeur, qui troublent la raison,
Font couler dans le sang un amoureux poison,
1485 Qui fait que l'on languit, qu'on soupire, et qu'on tremble,
Et qu'on ressent enfin mille douleurs ensemble.
Ah ! Je l'éprouve bien en cet heureux moment,
Je sens en vous voyant un aimable tourment,
Le coeur me bat au sein, et mon esprit se trouble,
1490 Plus je vous veux parler, plus ma crainte redouble ;
Je ne puis deviner d'où vient cette terreur,
J'ai beau vous regarder pour me tirer d'erreur,
Car je ne puis connaître étant hors de moi-même,
Que je sens tous ces maux parce que je vous aime.
1495 De quoi servirait donc de vous dissimuler
La naissance d'un feu dont je me sens brûler ?
La douleur qui me presse a trop de violence,
Pour ne pas m'obliger à rompre le silence,
Et pour ne pas chercher un prompt allègement
1500 À ce mal violent qui naît si promptement.
Ah ! Beaux yeux, beaux vainqueurs, dont j'adore les charmes !
Vous arrachez de moi des soupirs et des larmes,
Vous m'ôtez le repos que je vous ai donné,
Vous séchez les lauriers dont je suis couronné,
1505 Et vos feux en brûlant d'une force excessive,
Font un vainqueur captif, de sa propre captive.
Captive, ah ! Qu'ai-je dit ? Je m'abuse en ce point,
Non, divine beauté, vous ne la fûtes point.
Au contraire l'amour n'ayant pu le permettre,
1510 Me mit dans la prison où je voulais vous mettre,
Et me donna les fers que je vous préparais ;
Voyez donc à vos pieds, le plus puissant des Rois,
Soulagez ses douleurs, l'honneur vous le commande,
Je vous donnai la vie et je vous la demande.

OROONDATE, bas.

1515 Nous verrons maintenant l'amour qu'elle a pour nous.

STATIRA.

Vous vous abaissez trop, grand Prince, levez-vous.

ALEXANDRE.

Je fais ce que je dois.

STATIRA.

Vous me rendez confuse.

Levez-vous.

ALEXANDRE.

Ah ! Songez que l'amour m'en excuse.

STATIRA.

Ah ! Grand Prince.

ALEXANDRE.

1520 Ah ! Madame, en l'état où je suis,
Soulagez mes douleurs.

STATIRA.

Levez-vous, je ne puis.

ALEXANDRE.

Hé quoi ? Me verrez-vous avec indifférence ?

STATIRA.

Oui, car je ne dois point vous donner d'espérance.

ALEXANDRE.

Dieux ! Pour quelle raison ?

STATIRA.

L'honneur me le défend.

ALEXANDRE.

Mais mon amour le veut.

STATIRA.

1525 L'amour n'est qu'un enfant,
Dont on ne doit jamais écouter les maximes.

ALEXANDRE.

Lorsque l'on suit ses lois.

STATIRA.

On commet mille Crimes.

ALEXANDRE.

Hé quoi ? Faudra-t-il donc me résoudre à mourir ?

STATIRA.

Oui, si ce n'est que moi qui vous puisse guérir.

ALEXANDRE.

Belle ingrante.

STATIRA.

Ah ! Grand Roi.

ALEXANDRE.

Serez-vous insensible ?

STATIRA.

1530 Étouffez cet amour.

ALEXANDRE.

Vous voulez l'impossible.

Gardez d'y résister.

STATIRA.

Gardez d'être abattu.

ALEXANDRE.

Je suis un Dieu puissant.

STATIRA.

Moi, je suis la vertu.

ALEXANDRE.

Montrez votre pitié.

STATIRA.

Montrez votre courage.

ALEXANDRE.

Changez de sentiment.

STATIRA.

Vous, changez de langage.

ALEXANDRE.

1535 Quoi ? Tu seras cruelle et je n'obtiendrai rien ?
Mauvaise, en me fuyant me reconnais-tu bien ?
Sais-tu qu'il m'est aisé d'user de ma puissance ?
Que le Ciel te soumet à mon obéissance ?

1540 Que je puis rabaisser cet orgueilleux esprit,
Et venger sur les tiens ce mépris qui m'aigrit ?

STATIRA.

Sire, vous pouvez tout, mais je ne saurais croire
Que vous puissiez commettre une action aussi noire,
Et que vous oubliiez le Nom que vous portez,
Pour suivre aveuglément d'infâmes voluptés ;
1545 Je ne puis concevoir qu'un Monarque si sage
De qui toute la terre adore le courage,
Et de qui chacun sait l'esprit et la bonté,
Soit pour moi seulement sans générosité ;
Oui, l'on vous reconnaît courtois, discret, affABIE,
1550 Modeste, vertueux, vaillant, et raisonnable,
Obligéant, libéral, juste et clément, pieux,
Continent et zélé pour l'honneur de nos Dieux ;
Voudriez-vous pour moi ternir ces belles marques,
Et perdre ici le nom du plus grand des Monarques ?
1555 Je disais mille fois, avant que de vous voir,
Je ne plains pas celui qui tombe en son pouvoir,
Cet illustre vainqueur a tant de courtoisie,
Qu'il se rend aux douleurs dont une âme est saisie,
Qu'il excuse toujours, quand il peut condamner,
1560 Et que tout son plaisir n'est que de pardonner.
Oui, quand je prévoyais les maux de cette Terre,
Sachant que c'était vous qui nous faisiez la guerre,
Mon esprit en était rassuré de moitié,
Et je me promettais de vous faire pitié.
1565 Je disais que bien loin de nous donner des chaînes,
Vous nous feriez traiter comme filles de Reines,
Que vous n'outragez point quand on s'humiliait,
Et que vous vous rendiez quand on vous suppliait.
Dans cette opinion, de raison dépourvue,
1570 J'ai mille fois, Seigneur, souhaité votre vue,
Et cru que si mon père avait perdu son bien,
Et qu'il fût en vos mains, que je ne perdrais rien,
Mais hélas ! Aujourd'hui j'éprouve à mon dommage,
Qu'en rendant un trésor vous voulez davantage,
1575 Et me rendez un bien qui ne me peut toucher,
Pour m'en dérober un, qui m'est cent fois plus cher.
Mais ne l'espérez pas, non Prince Magnanime,
Songer que je ne puis vous le donner sans crime,
Que l'honneur me défend d'approuver votre amour,
1580 Et que ce sentiment m'est plus cher que le jour ;
C'est mon dernier souhait et ma dernière envie,
Chargez mes mains de fers, arrachez-moi la vie,
Mais sachez que je sors du sang dont vous sortez,
Et respectez en moi le nom que vous portez.

ALEXANDRE.

1585 Tous ses discours sont vains, j'ai besoin de remède,
Ingrate, efforce-toi de me donner de l'aide,
Je te donne en ce lieu du temps pour y prévoir,
Adieu, ton Écuyer me le fera savoir.

STATIRA.

Mon Écuyer ?

OROONDATE, à l'écart.

Ah ! Dieux, ma peine est sans pareille.

ALEXANDRE.

1590 Oui, oui, je te le laisse afin qu'il te conseille,
Et qu'il m'apprenne après si tu veux m'outrager.
Adieu, mais souviens-toi que je me veux venger.

SCÈNE VI.

Oroondate, Statira.

STATIRA.

Oroondate !

OROONDATE.

Ah ! Statira.

STATIRA.

Hélas! Que dois-je faire?

OROONDATE.

Reprenez l'espérance.

STATIRA.

Ou plutôt son contraire.

OROONDATE.

1595 Non, Madame, écoutez ce que vous dit le Roi,
Régnez, contentez-vous, suivez-le, et fuyez-moi.
Mais pourquoi vous tenir un discours si barbare ?
Pour me quitter ainsi, votre esprit est trop rare,
Pour suivre ce conseil il est trop généreux,
1600 Et moi, pour le donner, je suis trop amoureux.

STATIRA.

Hélas ! Dans ce malheur que devons-nous résoudre ?

OROONDATE.

Il vous faut préparer à voir tomber la foudre.
Au moins tant que j'aurai mon épée au côté,
Vous la pourrez attendre en toute sûreté,
1605 Dans cet orage affreux ne craignez rien, Madame,
Pour vous désobliger, il faut m'arracher l'âme,
Ma gloire est de me perdre, et de vous secourir,

Et tant que je vivrai vous ne pouvez mourir.
Mandez donc hardiment à ce Prince invincible,
1610 Qu'il souhaite de vous une chose impossible,
Que vous ne l'aimez point, que vous ne le pouvez,
Et que vous ne ferez que ce que vous devez.
De plus, écrivez-lui que je vous le conseille,
Rendez, pour vous sauver, ma faute sans pareille,
1615 S'il s'emporte à l'excès, lors je m'emporterai,
Et s'il est généreux, je le reconnaîtrai ;
Écrivez hardiment, je porterai la Lettre,
Avant que de sortir il me l'a fait promettre,
Peut-être en lui parlant que je vous servirai.

STATIRA.

1620 Hé bien, viens donc songer à ce que j'écrirai.

SCÈNE VII.**ALEXANDRE, renvoyant aigrement Clite.**

Ne m'importune point de toutes ces affaires,
J'ai maintenant des soins beaucoup plus nécessaires,
Je ne saurais donner aucun ordre aujourd'hui,
L'homme le plus esclave est quelquefois à lui,
1625 Et je tiendrais enfin mon infortune extrême,
Si je ne pouvais être une heure à moi-même.
Va, ce que tu feras, je le tiendrai bien fait,
Amour, cruel Tyran, n'es-tu point satisfait ?
Tu tiens dessous tes lois un Monarque indomptable,
1630 Dont la prise rendra ton pouvoir redoutable,
Mais pourquoi m'amuser à tous ces vains discours ?
Blessé comme je suis, j'ai besoin de secours.
Allons voir cet objet, de qui mon mal procède,
Pour implorer de lui ma perte ou mon remède.
1635 Mais hélas ! Malheureux, pourquoi l'ai-je quitté ?
Quand je devais parler, je me suis absenté ;
Bien loin de le presser, j'ai résolu d'attendre,
Et de lui donner temps afin de se défendre.
Imprudent qu'ai-je fait ? Mais ô fol sentiment !
1640 Pouvais-je en perdant tout, garder le jugement ?
Non, non, pour résister contre tant de merveilles,
Il me fallait fermer les yeux et les oreilles.
Je suis dessus la terre, et non pas dans les Cieux,
Je suis homme, et n'ai pas le pouvoir qu'ont les Dieux,
1645 Mon corps n'est pas, comme eux, d'une immortelle essence,
Il est sujet aux maux qu'apporte la naissance,
Quand un objet est rare, il le charme et l'émeut,
Et je ne puis alors que ce qu'un autre peut.
Oui, de quelque façon que le peuple me nomme,
1650 Je ne croirai jamais que je sois plus qu'un homme,
Comme un autre je vis, comme un autre je dors,
Et comme un autre enfin mon sang bout dans mon corps.
Oui, mon sang est brûlant, et j'éprouve à cette heure,
Que s'il ne s'attiédit, il faudra que je meure,
1655 Mille esprits enflammés le viennent agiter,
La nature est sans force en voulant les dompter,

Ils promènent partout leurs rigueurs inhumaines,
Ils entrent par mes yeux, se glissent dans mes veines,
Embrasent mes poumons, consomment ma vigueur,
1660 Altèrent mes esprits et me brûlent le coeur,
Mais hélas ! Je retourne en mon erreur première,
Ne discourons donc plus, courons vers la lumière,
Allons voir ce soleil : mais où courai-je ? Ô Dieux !
Quoi ? N'attendrai-je point sa réponse en ces lieux ?
1665 N'importe, prévenons le mal qui nous menace,
Allons, mais arrêtons, mon coeur c'est trop d'audace.
Demeurons, il le faut, toutefois je puis tout,
Et tel que soit mon sort, j'en viendrai bien à bout.
Rigoureux sentiments que mon amour m'inspire,
1670 Allez, ne venez plus accroître mon martyr,
Dans vos diversités, désirs conseillez-moi,
Amour, viens m'assister, respect, éloigne-toi,
C'en est fait, je te suis, tes lois sont trop sévères,
Cesse de m'effrayer par de vaines Chimères,
1675 J'aime et je veux aimer, j'aime et veux être aimé,
Et qui me blâmera, sera toujours blâmé,
Courons donc, mais voici l'Écuyer de ma belle.

SCÈNE VIII.

Oronte, Alexandre, Oroondate.

OROONDATE.

Seigneur,

ALEXANDRE.

Ah ! Brise là, dis-moi, que résout-elle ?

OROONDATE.

Vous verrez.

ALEXANDRE.

C'est assez, dis-moi sa volonté.

OROONDATE.

1680 Ce mot le doit apprendre à votre Majesté.

LETTRE DE STATIRA.

Il n'était pas besoin d'écrire cette Lettre,
Pour vous faire savoir ce que j'ai résolu,
Sachant ce que l'honneur aurait pu me permettre,
Vous pouvez bien savoir ce que j'aurais voulu.
1685 Le sort ne peut m'ôter l'honneur et le courage.

ALEXANDRE, en déchirant la lettre.

Déchirons, je ne puis en lire davantage,
Oronte, allez me quérir cette ingrate beauté.

OROONDATE.

Quoi ? Seigneur, voulez-vous forcer sa volonté ?

ALEXANDRE.

Et toi, te croirais-tu capable de m'instruire ?

OROONDATE.

1690 Non, Seigneur, mais.

ALEXANDRE.

Je sais comme il me faut conduire.

OROONDATE.

Je vous donne un conseil et non pas une loi.

ALEXANDRE.

En l'état où je suis, je ne veux rien de toi.

OROONDATE.

Vous devriez écouter un avis salutaire.

ALEXANDRE.

Tu devrais mieux parler, ou tu devrais te taire.

OROONDATE.

1695 Je crois vous obliger en vous parlant ainsi.

ALEXANDRE.

Tu m'obligerais plus, en t'éloignant d'ici.

OROONDATE.

Et quoi vous aigrit-on quand l'on vous est fidèle ?

ALEXANDRE.

L'audace d'un captif est un fort mauvais zèle.

OROONDATE.

Mais Seigneur, vous m'avez donné la liberté.

ALEXANDRE.

1700 Mais je te veux revoir dans la captivité.

OROONDATE.

Vous pourrez, si je meurs, contenter votre envie,
Mais tant que je vivrai, je défendrai ma vie.

ALEXANDRE.

Insolent !

OROONDATE.

Ah ! Calmez ce violent courroux,
Tel que je suis, mon sort ne dépend plus de vous,
1705 Je ne le cèle point, Statire est ma Maîtresse.

ALEXANDRE.

Oui, je sais que tu sers cette belle Princesse,
Et c'est ce qui pour toi désarme ma rigueur,
Sans cela.

OROONDATE.

Je la sers, il est vrai, mais en homme de coeur,
Et je le montrerai.

ALEXANDRE.

Mais c'est comme un Esclave.

OROONDATE.

1710 C'est une qualité qu'envierait le plus brave.
Un Dieu serait heureux d'être sous son pouvoir.

ALEXANDRE.

Oui, d'inclination, et non pas par devoir.

OROONDATE.

Aussi je ne la sers que parce que je l'aime.

ALEXANDRE.

Le bien qu'elle t'a fait rend ton amour extrême.

OROONDATE.

1715 Elle est reconnaissante et sa vertu me plaît.

ALEXANDRE.

Aussi ton amour n'est qu'un amour d'intérêt,
Et sachant comme il touche un esprit mercenaire,
Je ne m'étonne point de te voir téméraire,
Je te pardonne. Adieu.

OROONDATE.

1720 Ne me pardonnez point,
Et ne vous trompez plus davantage en ce point,
J'aime cette Princesse, et je mourrai pour elle.

ALEXANDRE.

Va, tu fais le devoir d'un serviteur fidèle,
Ayant été toujours nourri dans sa maison,
J'excuse ta colère avec quelque raison.
1725 Mais laisse-moi de grâce.

OROONDATE.

Ah ! Quel est mon martyr,
Sire, comprenez mieux.

ALEXANDRE.

Quoi ? Que veux-tu me dire ?

OROONDATE.

Que vous vous abusez d'avoir ce sentiment,
Et que ne la sers que Généreusement,
Que je suis...

ALEXANDRE.

Brise là, je ne te puis entendre.

OROONDATE.

1730 Mais je perdrai tous ceux qui la veulent prétendre.

ALEXANDRE.

Dans ta condition tu ne peux m'outrager,
Contre un plus grand que toi je me saurais venger,
Aussi je crois qu'un Prince aurait mauvaise grâce
De répondre à l'esclave alors qu'il le menace.

OROONDATE.

1735 Esclave ? Ah ! Quel affront, non, je feignais, je suis...

ALEXANDRE.

Sois ce que tu voudras.

OROONDATE.

Craignez ce que je puis.

ALEXANDRE.

Va, va, tu peux tout dire, et ne pouvant rien faire,
Tu n'es pas un objet digne de ma colère,
Mais j'aperçois Statire, elle se fond en pleurs
1740 Ayant causé son mal, j'en ressens les douleurs.

SCÈNE IX.

Alexandre, Statira, Oroondate et la suite d'Alexandre.

ALEXANDRE, courant vers elle.

Ah ! Madame arrêtez la course de vos larmes,

Il ne dit que les deux premiers mots hautement.

Dans son affliction qu'une belle a de charmes,
Ses yeux sont éloquents, ses pleurs nous font pleurer,
Ses soupirs nous font plaindre, et nous font soupirer.

1745 Ah ! Statira, étouffez la douleur qui vous dompte.

STATIRA.

Grand Prince, étouffez donc l'amour qui vous surmonte.

ALEXANDRE.

Je ne puis l'étouffer, puisqu'il part de vos yeux.

STATIRA.

Montrez que vous pouvez ce que peuvent les Dieux.
Oui faites nous connaître, en l'état où nous sommes,
1750 Que vous ne tenez rien de la terre et des hommes,
Et que vos actions ont une pureté
Qui tire son éclat de la Divinité ;
Le peuple vous a cru d'immortelle naissance,
Maintenez-le toujours dedans cette croyance,
1755 Et ne permettez-pas qu'un plaisir imparfait
Obscurcisse aujourd'hui l'honneur qu'il vous a fait.
Vous avez mille fois remporté la victoire,
Signalant votre nom dans les champs de la gloire,
Maintenant pour vous mettre au faite du bonheur,
1760 Tâchez d'en remporter dans les champs de l'honneur,
Après un tel effort tous vos jours seront calmes,
Vous pourrez moissonner des lauriers et des palmes,
Et vous domptant ainsi vous pourrez vous vanter,
Que vous domptez celui qui pouvait tout dompter.

ALEXANDRE.

1765 Madame, je vous aime, et je ne puis vous croire.

STATIRA.

Seigneur, perdez-moi donc pour sauver votre gloire,
Et puisque rien ne peut m'empêcher de périr,
Cherchez dedans ma mort les moyens de guérir ;
Mais pour vous épargner, et ce soin, et ses peines,
1770 Je m'en vais épuiser tout le sang de mes veines,

Elle tire un poignard.

Oui, grand Prince, ce fer avec un prompt secours,

Conservera ma gloire, et l'éclat de vos jours,
Si proche de la mort, rien ne me doit contraindre,
En ce dernier état, il n'est plus temps de feindre,
1775 Oui, je vous aimerais plus que vous ne croyez,
Si je n'avais aimé celui que vous voyez.
Il n'est point Écuyer, il est Prince de Perse ;
Qu'après un tel discours votre vertu s'exerce,
Qu'elle nous fasse voir le coeur que vous avez,
1780 La force de votre âme, et ce que vous pouvez.

ALEXANDRE.

Hélas ! Que résoudrai-je ? Ah ! Dieux que dois-je faire ?
Pitié, respect, amour, honneur, bonté, colère,
Charme, vertu, plaisir, espoir, crainte, beauté,
Conseillez-moi de grâce, en cette extrémité.
1785 Mais pourquoi balancer en ce douteux orage ?
Suivons les mouvements qu'inspire le courage,
Et pour avoir enfin le nom de Continent,
Étouffons ce brasier qui brûle maintenant,
Il est encore en nous, mais parlons d'autre sorte,
1790 Aimons, ne craignons rien, toutefois je m'emporte,
Et je ne connais pas que je manque de coeur,
Abusant lâchement du pouvoir d'un vainqueur,
Non, non, témoignons-leur la force de mon âme,
Éteignons aujourd'hui cette illicite flamme,
1795 Et faisons admirer à la postérité,
Jusqu'où pouvait aller ma Générosité.
Madame, vous m'avez surmonté par vos charmes,
Vous le faites encor par le cours de vos larmes,
Votre insigne vertu m'enseignant mon devoir,
1800 M'inspire les pensers que je devrais avoir.
Vivez, quittez ce fer. Vous Prince Magnanime,
Venez cueillir le fruit d'un amour légitime,
Admirez ce que peut, chez un homme de coeur,
Les nobles sentiments d'un véritable honneur,
1805 Si d'abord il l'échappe, après en ayant honte,
Il s'efforce à dompter le tyran qui le dompte,
Et fait connaître enfin, en en venant à bout,
Que quiconque a du coeur, sait tout vaincre et peut tout.

OROONDATE.

Ah ! Grand Prince.

STATIRA.

Ah ! Grand Roi, plus Dieu, que les Dieux mêmes,
1810 Vous nous rendez confus, par ces faveurs extrêmes !

ALEXANDRE.

Allez, vivez contents, je vous rends tous vos biens,
Et vous permets encor de disposer des miens,
Je donne à vos sujets et l'honneur et la vie,
Et pressé d'une juste et généreuse envie,
1815 Je veux faire aujourd'hui triompher la vertu,
En montrant à ses pieds Alexandre abattu.

Il se jette aux pieds de Statira.

ACTE V

SCÈNE I.

Le Prince, Le Gouverneur.

LE PRINCE.

Après tant de faveurs, que faut-il que je fasse ?

LE GOUVERNEUR.

Tâcher d'en profiter, loin de m'en rendre grâce,
Et pour récompenser mes soins officieux,
1820 Apprendre à réfréner tes désirs vicieux,
À ne croire jamais ta passion extrême,
Et régner sur autrui moins que dessus toi-même,
Mais ces enseignements étant hors du commun,
Me pressent aujourd'hui d'en montrer encor un,
1825 De peindre en un tableau l'horreur de l'avarice,
Te montrer quels malheurs peut produire ce vice ;
Et quels biens peut causer la libéralité,
Quand on en sait user sans prodigalité.
Je m'en vais te montrer le plus puissant des Princes,
1830 Dont l'horrible avarice a perdu des Provinces,
Le réduisant enfin, après l'avoir soumis,
À servir de risée à tous ses ennemis.

SCÈNE II.

Persée, Alcmène, Euctée.

Ils sont sur le port, à côté d'un Temple, où l'on voit au pied quantité de coffres pleins de richesses, et force vases et force paquets, des échelles de corde attachée au Temple.

ALCMENE.

Mais pourquoi nous résoudre avecque des Échelles ?
Et n'en pas avertir ceux qui me sont fidèles ?
1835 Pourquoi tous ces trésors, ces meubles, ces habits,
Cet or, et cet argent, et ces vases de prix ?

PERSÉE.

Sachez qu'Octavian le lieutenant d'Émile,
Doit dedans un moment entrer dedans la ville,
Et que n'y pouvant plus demeurer sûrement,
1840 Je cherche mon salut dedans l'éloignement.

ALCMENE.

On ne nous peut forcer étant dedans ce Temple.

PERSÉE.

Il est vrai qu'on lui porte un respect sans exemple,
Mais les vivres manquants, nous n'y pouvons tenir.

ALCMENE.

Que faire, que résoudre, enfin que devenir ?

PERSÉE.

1845 Rassure tes esprits, ne crains point de surprise,
Un jeune Candiot, mais homme d'entremise,
Me tient un vaisseau prêt, et je l'attends ici,
Afin de m'y sauver, et ces trésors aussi.
Fortune, que tes coups sont de nature étrange !
1850 Tu fais tomber un Roi des Cieux dedans la fange,
Et le voyant après d'un oeil capricieux,
Tu l'élèves parfois de cette fange aux Cieux.
Le changement te plaît, l'inconstance est ton être,
Dans les diversités l'on ne te peut connaître.
1855 Tu flattes, tu trahis, tu trompes, tu promets.
Et qui veut t'arrêter, ne s'arrête jamais.
Tu m'avais élevé par-dessus le vulgaire,
Prodigué des faveurs que tu ne faisais guère,
Et m'ayant fait régner jusques sur tes autels,
1860 Je voyais à mes pieds le reste des mortels.
Mais hélas ! Ton amour, né de ton inconstance,
Pour ne te trahir point mourût en sa naissance,
Un instant le fit naître, un instant le borna,
Et qui me protégeait, alors m'abandonna.
1865 Fâcheux ressouvenir, beau débris de ma gloire,
Allez : ne venez plus affliger ma mémoire,

Et ne comparez plus, pour croître mes ennuis,
Le rang que je tenais, et l'état où je suis.
Effacez ces crayons de ma grandeur suprême,
1870 Cette Pourpre, ce Dais, cet or, ce Diadème,
Ces Trônes, ces sujets, ces Sceptres, ces bandeaux,
Et ne me présentez qu'horreurs et que tombeaux.

ALCMENE.

Seigneur, consolez-vous, et dans ce mal extrême,
Ne vous en prenez point à d'autre qu'à vous-même,
1875 Car ayant refusé ces Barbares vaillants,
Qui ne vous demandaient que deux mille talents,
Vous avez renvoyé, par surcroît d'infamie,
Ce secours étranger à l'armée ennemie,
Qui recueillant alors ce que vous dédaigniez,
1880 S'en servit pour piller ce que vous épargniez,
Oui, vous avez montré, refusant cette somme,
Que vous prétendiez moins faire la guerre à Rome,
Qu'épargner des trésors pour l'en combler un jour ;
Je parle, mais Seigneur, excusez mon amour.

PERSÉE.

1885 Parle, reproche-moi que c'est mon avarice,
Qui te traîne aujourd'hui dedans le précipice,
Puisque pour conserver d'inutiles trésors,
J'éloignai le bonheur qui me suivait alors,
Mais dedans cet état, quoi que tu puisses dire,
1890 Ton discours ne fera qu'augmenter mon martyr,
Je ne t'écouterai qu'à fin de m'affliger,
Et d'aigrir ma douleur, loin de la soulager,
Mais hélas ! Je me trompe, elle ne peut s'accroître,
Elle est dans un excès qui la fait méconnaître,
1895 Car enfin sa rigueur m'a réduit à tel point,
Que pour la trop sentir, je ne la ressens point.
Ah ! Je connais trop tard la faute que j'ai faite,
Un cruel repentir succède à ma défaite,
Et ce bon sentiment devait la précéder,
1900 Et ne pas naître alors qu'il ne saurait m'aider.
Mais quoi ! L'aversion des actes légitimes,
Par un ordre fatal est le bourreau des crimes,
Et le Ciel fait souvent, prévoyant l'avenir,
Que ce qui nous flattait serve pour nous punir.
1905 Mais ce cher Candiot paraît sur le rivage.

SCÈNE III.

Persée, Alcmène, Le Candiot, Euctée.

PERSÉE.

Hé bien ?

LE CANDIOT.

Seigneur, partons sans tarder davantage.

PERSÉE.

Embarque mes trésors, fais vite, je t'attends.

ALCMENE.

Montons dans le vaisseau, ne perdons point de temps,
Seigneur, en cet état il n'est pas bon d'attendre.

PERSÉE.

1910 Mes trésors me sont chers et je les veux défendre,
Je n'y monterai point qu'ils ne soient sûrement,
Aussi ne faudrait-il qu'un soldat seulement,
Pour nous donner l'effroi par une fausse alarme,
Et piller seul des biens pour que le peuple s'arme.

ALCMENE.

1915 Mais...

PERSÉE.

Je les défendrai jusqu'à l'extrémité,
Outre que ce vaisseau me met en sûreté,
Et que je puis monter, si le besoin me presse,
Si tu crains, laisse-moi, va.

ALCMENE.

Moi ! Que je vous laisse ?
Ah ! Ne le pensez pas et croyez, s'il vous plaît,
1920 Que je ne vous parlais que pour mon intérêt.

PERSÉE.

Si l'on perd un trésor lorsque l'on se hasarde,
Je n'y suis pas moi-même une trop sûre garde,
Mais il les faut hâter pour partir promptement,
Allons, tout est-il prêt ?

EUCTEE.

Seigneur, dans un moment.

PERSÉE.

1925 Enfin je braverai la puissance de Rome,
Et tout par le conseil, et par l'avis d'un homme,

Ô le fidèle ami !

ALCMENE.

Qu'il fut ingénieux !

PERSÉE.

Qu'il fut sage et prudent !

ALCMENE, le voyant travailler.

Qu'il est officieux !

Par lui vous renouerez avec la Renommée.

PERSÉE.

1930 Par lui je vais lever une puissante armée.

ALCMENE.

Par lui vous remontez au Temple de l'honneur.

PERSÉE.

Par lui je m'en vais être au comble du bonheur,
Et prodiguer enfin les biens que je conserve,
Pour régner avec vous, et Bellone et Minerve.
1935 Superbes ennemis, Audacieux Romains,
Malgré votre pouvoir j'échappe de vos mains,
Et les miennes dans peu borneront vos conquêtes,
Arrachant les lauriers qui sont dessus vos têtes.

ALCMENE.

Qu'il faut récompenser ces Généreux amis !

PERSÉE.

1940 Je ne leur tiendrai pas tout ce que j'ai promis,
Je flattais leurs esprits par de vaines caresses,
Quand je leur promettais le quart de mes Richesses,
Et depuis j'ai jugé qu'en ne leur donnant pas,
Elles serviront pour armer des Soldats.

EUCTEE.

1945 Seigneur, tous vos trésors sont mis dedans la Barque.

PERSÉE, en allant au Rivage.

Allons, sauvons-nous donc. Ô trop heureux Monarque !
Mais que vois-je ? Ah ! Grands Dieux, il s'éloigne du Port !
Il nous fuit, il nous quitte, ô disgrâce du sort !
Il est en pleine mer, arrête, arrête, traître ;
1950 Mais j'ai beau l'appeler, il vient de disparaître,
Ce morceau de rocher le dérobe à mes yeux,
Ah ! Je suis possédé d'un transport furieux,
Courons, allons sur lui faire éclater ma rage,
Dans ce vaisseau brisé, sur un ais, à la nage,
1955 Tout vêtu, tout armé, il n'importe comment.

ALCMENE.

Hélas ! Modérez-vous dans ce ressentiment.

PERSÉE.

Et vous, dérobez-vous à ma juste furie,
Que chacun, comme moi, s'emporte, peste, crie,
Et que par ses sanglots, ses plaintes et ses pleurs,
1960 Il change en désespoir mes cuisantes douleurs.
Ne me retenez point, je veux punir ce traître,
En l'état où je suis, je ne vous puis connaître,
Allez, retirez-vous, et ne me parlez plus,
Vos conseils et vos soins ne sont que superflus,
1965 Quand je perds mes trésors, je veux perdre la vie,
Après tant de malheurs, la mort me fait envie,
Elle est mon seul remède et mon unique port,
Méprisons donc la vie, et courons à la mort,
Jetons-nous dans ces eaux, et faisons que leurs ondes
1970 Terminent aujourd'hui mes douleurs sans secondes,
Oui, je me veux venger, ou je veux abîmer,
Et servir de pâture aux monstres de la mer.
Furieux mouvements, transports, esprit de flamme,
Invisible bourreau qui déchire mon âme,
1975 Tonnerre impétueux que produit la fureur,
Enfant du désespoir, et mère de l'horreur,
Rage, viens te liguier avec mon infortune,
Empoisonne tes traits, joins tes forces en une,
Et plonge enfin mes jours dans une extrémité,
1980 Que le plus noir Démon n'ait jamais inventé,
Mes biens, mes chers trésors, hélas ! Que deviendrai-je ?
Vous ayant tant gardés, à la fin vous perdrai-je ?
Ne vous verrai-je plus ? Et vivrai-je sans vous ?
Ah ! Ce mortel penser redouble mon courroux.

SCÈNE IV.
Persée, Alcmène, Euctée.

EUDÉE, courant à Persée.

1985 Seigneur.

PERSÉE.

Parle.

EUDÉE.

Seigneur.

PERSÉE.

Parle donc.

EUDÉE.

Paul Émile
Avec plusieurs soldats vient d'entrer dans la ville.

PERSÉE.

Romains, je suis vaincu, vous êtes triomphants.

EUDÉE.

De plus, on dit qu'Arcas lui mène vos enfants.

PERSÉE.

Ô surcroît de malheur !

ALCMENE.

Ô comble de tristesse !

PERSÉE.

1990 Hélas ! N'augmentez point la douleur qui me presse,
Madame, sauvez-vous dedans ce temple. Adieu,
Le désordre est trop grand pour rester en ce lieu.

ALCMENE.

Ô le fidèle Ami !

PERSÉE.

Le parjure !

ALCMENE.

Le traître !

PERSÉE.

Ô l'esprit le plus noir que l'enfer ait fait naître !

ALCMENE.

1995 Par lui nous allons être au comble des malheurs.

PERSÉE.

Par lui nous répandrons et du sang, et des pleurs
Mais ne conteste plus, sauve-toi dans ce Temple.

SCÈNE V.

Persée, Euctée.

PERSÉE.

Mal, le plus grand des maux, qui n'eût jamais d'exemple,
Triste effet du destin, dont jr ressens les coups,
2000 Dure punition du céleste courroux,
Prodige épouvantable, effroyable supplice,
Que traîne avecque soi l'amour de l'avarice !

EUDEE.

Seigneur, vous dites vrai, cet amour vous a mis
En état d'obéir à des peuples soumis.
2005 Vous pouviez affronter la puissance de Rome,
Et vous ne pouvez plus affronter un seul homme.
Ah ! Vous ne deviez pas refuser ce secours,
Que deux mille talents vous donnaient pour toujours.
Ces barbares vaillants...

PERSÉE.

Conseiller infidèle,
2010 Est-il temps maintenant de me montrer ton zèle,
Devant que de faillir que ne me parlais-tu
De ces bons sentiments que donne la vertu ?
Que ne t'efforçais-tu de corriger mon vice ?
Mais ton avare esprit te rendit mon complice,
2015 Pour faire ton profit tu voulus me flatter,
Et tu me caressais, bien loin de m'irriter.
Ah traître ! Le trépas sera ta récompense.

Il court à lui l'épée à la main.

Mais j'entends un grand bruit, et Paul Émile avance.

SCÈNE VI.

**Paul Émile, Octavian, Persée et toute la suite,
avec Tibère.**

PERSÉE, baisant les pieds de Paul Émile.

Hé Seigneur, à vos pieds j'implore...

PAUL ÉMILE.

Lève-toi,
2020 Tu n'es pas en l'état où doit paraître un Roi,
J'ai regret de te voir me parler de la sorte,
Lève-toi, vois d'un oeil les ordres que je porte,
Et de l'autre aussitôt considère ton rang,
Et ne fais rien enfin d'indigne de ton sang,
2025 Ce lâche procédé fait tort à ma victoire,
En perdant ton estime, il obscurcit ma gloire,
Et ne me permet pas de m'estimer heureux,
Domptant un ennemi qui n'est pas généreux.

PERSÉE.

Seigneur.

PAUL ÉMILE.

Montre-toi donc digne ennemi de Rome,
2030 Reprends ce noble orgueil, par qui l'on se renomme,
Témoigne du courage en ton adversité,
Triomphe des rigueurs de la fatalité,
Repousse tous les traits que le malheur t'envoie,
Endure sans regret, souffre tout avec joie ;
2035 Ne verse point de pleurs, et loin d'être abattu,
Fais que tes ennemis admirent ta vertu.
Devant que de te voir je plaignais ta fortune,
Je voulais adoucir le mal qui t'importune,
Et je me disposais pour te montrer mon cœur,
2040 D'oublier devant toi le titre de vainqueur,
De ne te point aigrir d'aucunes invectives,
De te combler enfin de faveurs excessives,
Et de te faire voir que ce n'est qu'aux Romains
À bien traiter les Rois qui tombent en leurs mains.
2045 Mais lorsque je t'ai vu soupirer comme un lâche,
Ternir le nom de Roi de cette infâme tache,
Baiser mes pieds d'abord, et pâlir, et pleurer,
J'ai perdu le dessein de te considérer,
Et n'écoutant alors que la vertu Romaine,
2050 J'ai cru que ta pitié mériterait sa haine,
Et que plaignant un Roi sans Générosité,
Je désobéirais à sa sévérité ;
Outre que j'ai regret de voir qu'en cette Guerre,
Je n'ai que triomphé du moindre de la terre,
2055 Et que j'ai partagé tant de travaux soufferts,
Pour mettre seulement un lâche dans mes fers.
Mais je devais prévoir ton humeur détestable,

Alors que Gentius, ce Prince misérable,
Flatté des grands trésors que tu lui promettais,
2060 Choqua ses alliés comme tu souhaitais,
Et n'obtint à la fin, pour prix de son service
Qu'un regret d'éprouver quelle est ton avarice,
Car voyant qu'il rompait pour ne pas renouer,
Tu feignis, le coup fait, de le désavouer,
2065 Et vis même à tes yeux enlever ce grand homme
Que l'on sacrifia pour la gloire de Rome.
Depuis tu refusas pour dix mille talents,
Ces Basternes hardis, ces barbares vaillants,
Qui vinrent dans mon Camp pour venger cet outrage ;
2070 Mais tu ne me réponds, qu'en baissant le visage,
Après t'avoir vaincu, j'ai honte de te voir.
Tibère, garde-le.

TIBÈRE.

Je ferai mon devoir.

SCÈNE VII.

PERSÉE.

Songeant à ces discours, voyant comme il me traite,
Sans esprit, sans raison, sans conseil, sans retraite,
2075 Sans trésors, sans amis, sans force, sans pouvoir,
Accablé de malheur, destitué d'espoir,
Inquiet, insensé, confus, hors de moi-même,
Enfin que résoudrai-je en ce désordre extrême ?
Mais que puis-je résoudre ? Et que m'est-il permis,
2080 Étant seul au milieu de tous mes ennemis ?
D'où viendrait le secours que je pourrais attendre,
Et quel serait le Dieu qui me voudrait défendre ?
Mais quel est ce soldat, et que peut-il vouloir,
En me montrant de loin cet habillement noir ?

SCÈNE VIII.

Persée, Tibère, un Édile Romain.

L'ÉDILE, faisant porter derrière lui par un Page un vêtement noir et abordant brusquement Persée.

2085 Esclave.

PERSÉE.

Hélas !

L'ÉDILE.

Je viens te demander les marques
Que la coutume veut que portent les Monarques,
Tes Ornaments Royaux.

PERSÉE.

Ô les biens fugitifs !

L'ÉDILE.

Pour te couvrir de ceux que portent les captifs,
C'est l'ordre du Sénat, fais donc ce qu'il commande.

PERSÉE.

2090 Hélas ! Fut-il jamais infortune plus grande ?
La colère des Dieux, qu'on ne peut éviter,
Assemble tous ces traits pour me persécuter,
Et contraint maintenant à me faire la Guerre,
L'enfer, le feu, les eaux, l'air, le Ciel, et la Terre,
2095 L'enfer a mis au jour qui m'a volé mon bien,
Le feu dans mes pays ne me conserve rien,
Les eaux prêtent secours au traître qui me vole,
L'air en m'empoisonnant étouffe ma parole,
Le Ciel en m'outrageant arme tout contre moi,
2100 Et la terre veut voir le triomphe d'un Roi.
Ah ! Mortel souvenir, triste effet de mon vice,
Enfant de mon forfait, et de mon avarice,
Remord, cuisant bourreau qu'anime la vertu,
Tu m'as abandonné, que ne me quittes-tu ?
2105 Honneur, retire-toi dans ce malheur extrême,
Ayant vécu sans toi, je dois mourir de même,
Me voyant pour jamais dedans l'obscurité,
N'employe plus si mal un rayon de clarté,
Ne te présente point si l'on ne te désire,
2110 Ton aspect ne saurait qu'accroître mon martyre,
Puisqu'en suivant les lois d'un destin rigoureux,
Si je suis sans honneur, je serai plus heureux.
Oui, si je n'avais pas la honte d'être Esclave,
Marchant derrière un Char, j'irais d'un pas plus grave,
2115 Et dans mon désespoir affrontant mes malheurs,
Je vaincrais mon vainqueur, et mes propres douleurs,
J'irais les yeux levés, loin de baisser la vue,
Mais quoi ? Le Ciel le veut, c'est son bras qui me tue,

Et qui me fait liguier, avec mes ennemis,
2120 Pour me mieux châtier du mal que j'ai commis.
Rois, Princes, Potentats, profitez de ma faute,
Voyez ce que j'avais, et ce que le Ciel m'ôte,
Jamais aucun bonheur ne fût égal au mien,
J'étais tout autrefois, et je ne suis plus rien.
2125 Ah ! Funeste penser, détestable avarice,
Va, va, je te déteste et connais ta malice,
Je brise tes autels, et ferai désormais
Que qui te connaîtra, ne te suivra jamais.

L'ÉDILE.

Donne-moi donc ces biens que le Sénat demande.

PERSÉE.

2130 Je ne puis résister, faisons ce qu'il commande.
Allons, mais essayons par un dernier effort,
De guérir de cent morts, par une seule mort.

SCÈNE IX.

Le Prince, Le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Oui, si tu veux régner, fuis et punis le vice.
Regarde avec horreur ce démon d'avarice,
2135 Et pour goûter encor ce divertissement,
Sois juste, Continent, Généreux et Clément,
Lors je m'efforcerai de t'en produire d'autres.

LE PRINCE.

Toujours mes sentiments s'accorderont aux vôtres,
Ravi que ces tableaux me viennent d'enseigner,
2140 Et l'Art de vivre heureux, et celui de Régner.

FIN

Extrait du Privilège du roi

Par grâce et privilège du Roi donné à Paris, le 25 jour d'avril 1645. Signé par le roi en son conseil LE BRUN, il est permis à Toussaint Quinet, Marchand Libraire à Paris d'imprimer ou faire imprimer vendre et distribuer une pièce de théâtre intitulée L'Art de Régner, ou le Sage Gouverneur, Tragi-Comédie, durent le temps et l'espace de cinq ans, à compter du jour que la dite pièce sera achevé d'imprimer, défenses sont faites à tous imprimeurs, libraires et autres de contrefaire ladite pièce, n'y en vendre, ou exposer en vente à peine de trois mille livres d'amende, de tous dépens dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites lettres, qui sont en vertu du présent extrait, tenue pour vue et dûment signifiée, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance.

Achévé d'imprimer pour la première fois le 28 mai 1645. LEs exemplaires ont été fournis.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].